

### **III- LA GUERRE**

#### **A- DES FAITS, DES HOMMES**

##### **Un bébé et sa mère**

27 mars 19857. Des unités du génie militaire français aménagent une route dans l'Ouarsenis, pour faciliter l'accès à cette zone interdite. Une opération est organisée par deux compagnies, une de la Wilaya IV, la seconde de la Wilaya V. L'attaque a lieu au Mont Saadia.

Les unités françaises reçoivent l'aide de l'aviation. La bataille est terrible. L'intervention de l'aviation française a toujours deux significations : c'est une bataille d'envergure, et les troupes françaises sont en difficulté.

L'ALN réussit à abattre un hélicoptère. Les deux hommes d'équipage sont pris vivants. Ils sont capturés par les femmes, seules à se trouver au douar lorsque l'engin s'est écrasé. Les deux pilotes ont résisté à l'assaut des femmes. Finalement, l'un d'eux est tué, le second fait prisonnier.

Poussées par la curiosité, les femmes fouillent l'hélicoptère. Elles y découvrent des cordes. Elles en utilisent un bout pour attacher le pilote, et se mettent à la recherche des moudjahidine pour le leur livrer. Le lendemain, le pilote, interrogé sur ces cordes qu'il transportait, nous en dévoile le secret. Elles sont destinées à attacher les fellaghas que nous devions trouver drogués, explique-t-il. L'armée française avait mis des produits endormants dans les points d'eau où nous étions sensés boire nous approvisionner. Le cours de la bataille en avait décidé autrement, les moudjahidine ayant pris une direction opposée à celle prévue par l'état-major français.

Mais c'était surtout une guerre psychologique, car les soldats français se baladaient souvent, en cette période, avec des cordes. Ils affirmaient, à qui vouait les entendre, qu'elles étaient destinées à entraver les moudjahidine qui acceptaient de se rendre. Quand aux autres...

Pendant que le pilote d'hélicoptère était interrogé, les femmes du village s'étaient rendues compte de l'absence de l'une d'entre elles. Elle avait

été vue pour la dernière fois la veille. Elle courait se mettre à l'abri lorsqu'un second hélicoptère était venu à secours de celui qui s'était écrasé.

Aussitôt, des recherches furent organisées. Deux moudjahidine, accompagnées d'une femme, se rendirent dans la zone indiquée. Ils découvrirent le corps de la femme, sans vie, dans un endroit légèrement en retrait. Son fils de quinze mois était encore vivant. Il tétait les seins de sa mère...

### **Les chaussures de Bousboo**

Ramdane Mekhloufi, dit Bousboo, l'homme au doigt, parce qu'il avait un doigt coupé, était mon adjoint lorsque j'étais chef de katiba. En sa compagnie, nous subîmes un accrochage en juillet 1959, à Ouled Benaïssa, au sud de Berrouaghia. Bousboo fut sérieusement touché au ventre. Il se mit à terre, se serra la ventre de sa main gauche, tout en tenant son arme de la main droite.

Il appela un de ses compagnons, Benaïssa.

- Prend mes armes, laisse moi juste le pistolet avec une balle engagée dans le canon, lui dit-il.

Benaïssa s'exécuta.

- s'ils arrivent, je pourrai me libérer, ajouta Bousboo.

Il donna un autre ordre à Benaïssa :

- Enlève mes chaussures.

Il les lui enleva.

- Enlève mon pantalon.

- Benaïssa hésita. Il voyait son supérieur souffrir, mais il ne voulait pas le laisser nu, le livrer à l'armée française ainsi.

- Fais-le. C'est un ordre, intima Bousboo.

Benaïssa s'exécuta de nouveau.

Débarrassé de son arme et de ses vêtements, Bousboo se sentit libre.

- Il ne sera pas dit que Ramdane Mekhloufi est mort en emportant des chaussures neuves et un pantalon neufs, dit-il.

Il fit son testament

- Donne mon pantalon a Salah bouguerba et mes chaussures à Adebrrahmane. J'ai vu que ses chaussures sont déchirées, dit-il.

Salah Bouguerba était un moudjahid de Aïn-Soltane, de la région de Khemis Miliana, Abderrahmane était un tout jeune homme, le plus jeune du groupe.

### **Le courage ne suffit pas**

Abdelkader Belhadj Djillali avait été une brillante figure de l'OS. Il en a été le premier instructeur avant son arrestation, suite au démantèlement de l'Organisation. Des réunions du MTLD s'étaient tenues dans sa ferme près de Zeddine, au sud Oued Rouina, sur les piémonts de l'Ouarsenis.

Comment a-t-il été amené à trahir ? Mystère. Il a fini par monter un contre-maquis, éliminé en 1957. Je me rappelle ce jour où nous trouvions dans la région de Djebel Ellouh. Si M'Hamed a fait un discours en apprenant la nouvelle. La tête de Kobus, dans un sac, était pendue à un arbre.

Bougara nous a surpris.

- Ne vous étonnez pas si je vous disais que cet homme, dont la tête est là, a été mon chef, dit-il.

J'étais stupéfait d'entendre pareille révélation. Je ne connaissais que des bribes de cette affaire auparavant, et j'ignorais le passé militant de Kobus.

Celui-ci avait un frère, qui s'occupait de la logistique de l'armée de Kobus. Il avait été capturé peu auparavant, avant que son frère ne soit éliminé. Il avait été ramené auprès du commandement de la wilaya, pour être jugé.

Le procès eut lieu dans la région de Djemaa Ouled Cheïh, dans l'Ouarsenis. Si M'Hamed, Boualem Oussedik, alors responsable de l'information, et Si Mohamed Baghdadi, de son vrai nom Allili, de Aïn-Defla, chef de zone, et Ali Lounissi, étaient présents. Si M'Hamed était le juge, Ali Lounissi l'avocat et Boualem Oussedik le procureur.

Il fut condamné à mort. Un choix lui fut laissé : choisir de quelle manière il voulait mourir. Il avait le choix entre mourir d'une balle, par pendaison ou être décapité. Il choisit de mourir par balles

Baghdadi, le chef de la zone 3, en avait le plus souffert de l'action de Kobus et de son frère. Il avait mené une lutte acharnée contre eux. Il intervint :

- Tu penses que nous avons des balles en quantité comme vous en avez ! dit-il. Vus, c'est l'armée française qui vous fournit. Nous, on achète les balles par notre sang !, ajouta-t-il avec colère. Tu seras exécuté par la hache.

Le frère de Kobus ne se démonta pas. Il fit preuve d'un cran étonnant.

- Vous m'avez jugé au nom de la révolution. Vous m'avez donné le droit de choisir. La révolution ne peut être que juste, dit-il. Si c'est une vraie révolution, elle sera juste.

Les dirigeants de la Wilaya IV étaient obligés de céder devant cet argument.

- quand vous m'avez capturé, j'avais un portefeuille, où est-il ? reprit le frère de Kobus.

- Le voici.

- combien y a-t-il d'argent ?

Il y avait exactement 52.00 anciens francs.

- c'est mon argent ou le vôtre ? demanda-t-il.

- C'est le tien.

- Alors, vendez moi une balle pour 52.000.

Ils furent contraints d'accepter.

Mais un nouveau problème fut soulevé : et s'il ne mourait pas d'une seule balle ? Une discussion s'engagea. Baghdadi intervint de nouveau :

- Je saurai comment faire, dit-il.

On lui ajouta une balle pour le même prix. Ainsi fut-il exécuté ainsi.

## **Boudherba**

Smaïl Boudherba était médecin. Originaire de Béjaïa, il s'était établi à Médéa. C'était une personnalité connue de la ville, dans cette ville où les médecins d'origine algérienne se comptaient sur les doigts d'une seule main.

Nombreux étaient d'ailleurs les universitaires originaires de Kabylie à s'installer à Médéa, où se trouvait l'un des rares lycées d'Algérie. Seuls existaient à l'époque les lycées de Ben Aknoun, à Alger, celui de Blida et Médéa. Abane Ramdane a ainsi fait le lycée de Blida, et Omar Oussedik celui de Médéa.

Tahia Farès suivait de son côté des études de médecine à Montpellier, en France. Neveu de Abderrahmane Farès, il était rentré en Algérie et avait rejoint l'ALN et exerçait en Wilaya IV. Etant originaire de la même région que Boudherba, il avait tenté de le contacter Boudherba pour se procurer des médicaments et du matériel médical. Celui-ci, n'étant pas rassuré, avait cependant refusé de répondre aux sollicitations de notre médecin. Il avait des doutes sur l'identité de Yahia Farès. Il savait celui-ci à Montpellier, et ne comprenait pas qu'il puisse se trouver au maquis, dans une région éloignée de sa ville natale.

Yahia Farès a pris contact avec le chef de secteur de Médéa. Il lui a demandé d'attirer Boudherba chez un militant, qui habitait à quelques dizaines de mètres, sous prétexte que sa femme était malade et ne pouvait se déplacer. Boudherba accepta de se déplacer. Mais au lieu d'une femme malade, il y trouva un commissaire politique. Il s'agit de Mustapha, fils de Hadj Rabah, originaire de Médéa.

Boudherba accepta finalement d'accompagner Yahia Farès au maquis. Entre-temps, sa femme devait signaler sa disparition aux autorités coloniales. Il fallait que l'armée française soit convaincue qu'il avait été enlevé par l'ALN. Ainsi, pourrait-il plus tard nous fournir en médicaments et matériel.

Dans les maquis de la Wilaya IV, Boudherba vit les blessés, visita les endroits où ils étaient cachés, et se rendit compte de la manière sommaire dont nous étions contraints de les soigner.

Il rencontra également les moines de Tibhirine, enlevés peu auparavant. Père Luc et Père Mathieu se trouvaient eux aussi dans les maquis, dans une expédition qui les a définitivement convaincus, et qui finit par établir une solide amitié entre eux et l'ALN. Ils connaissaient aussi bien Smaïl Farès, notre médecin, que Boudherba.

Celui était définitivement convaincu de la nécessité de nous aider. Après ce qu'il venait de voir pendant les huit journées passées au sein de

l'ALN, il ne pouvait en être autrement. Nous décidâmes alors de poursuivre le scénario qui avait été mis en place.

On devait le ramener à Médéa, en compagnie du commissaire politique. Mais en cours de route, ils sont tombés dans une embuscade. Le médecin et le commissaire politique furent tous les deux faits prisonniers.

Un député de la région, Vignon, connu comme un ultra, se trouvait avec les colons et les militaires qui avaient capturé les deux hommes. Il connaissait Boudherba. Il a alors affirmé que le médecin n'avait pas été enlevé, mais avait délibérément rejoint l'ALN. Le médecin fut alors froidement assassiné, et le bruit fut répandu, selon lequel il avait été exécuté par l'ALN. Son corps fut exposé en public dans les rues de la ville.

Mustapha, le commissaire politique, a réussi à s'évader quelque temps plus tard. C'est lui qui nous expliqua ce qui s'était passé. Mais une terrible épreuve attendait le commissaire politique après son évasion. L'affaire fut examinée en conseil de zone, avec cette lancinante question : comment deux personnes peuvent être arrêtées ensemble par l'armée coloniale, et l'une d'elles meurt, alors que la seconde réussit à s'évader ? Mustapha, le commissaire politique était-il complice ?

Un procès fut organisé. Mustapha fut condamné et exécuté.

### **Sacrifice**

El-Hadi Bensaad ne s'est pas contenté du sacrifice suprême. Il s'est donné la mort de la manière la plus terrible, en se tranchant la gorge, pour éviter de tomber entre les mains de l'armée française.

C'était un jeune homme de 19 ans. Il habitait une colline, près d'El-Omaria. Si les autres familles étaient toutes pauvres, la sienne était misérable. Elle vivait dans le dénuement le plus total. Mais c'est aussi une famille qui a été décimée par l'armée coloniale. Quatorze membres de sa famille avaient été exterminés.

Lui seul avait survécu. Son refuge naturel était l'ALN, qu'il rejoignit très tôt. Il devint rapidement un symbole. Il fut pourchassé avec d'autant plus de haine par l'armée coloniale qu'il représentait cette flamme de la liberté qui ne s'éteint jamais.

Il réussit à survivre à de multiples accrochages et sortit indemne de nombreuses embuscades. Jusqu'en 1961. Une nouvelle embuscade fut tendue à son groupe, qui se retrouva assiégé de toutes parts. Impossible de briser l'encerclement. Les munitions étaient épuisées. Mais lui refusait l'idée d'être pris. Il saisit son poignard, et se trancha la gorge.

Quand il fut découvert par les militaires français, il était déjà mort. Il avait réussi son dernier défi : mourir libre, ne pas tomber entre les mains de l'armée française qui pourrait utiliser sa capture comme un moyen de propagande. Se sacrifier était, pour lui, un geste naturel. Il l'a poussé à sa limite la plus extrême : décider lui-même du moment de sa mort plutôt que de laisser les militaires français souiller sa dépouille.

Cette famille Benssaad m'a profondément marqué. Elle eut en tout 14 martyrs. Deux frères, Ahmed et Salah, sont tombés le même jour. Ahmed lui-même a eu deux fils chouhaha, Mohamed, tombé en 1960 près d'El-Omaria, alors qu'il était officier, chef politique de région, et El-Hadi.

Salah, de son côté, a eu un fils chahid, Salem.

Dans l'autre branche de cette famille, on a compté trois frères chouhada. Il s'agissait de leurs cousins Benyoucef, Lakhdhar et Ramdane.

## **L'historien et le loup**

Mohamed Tegua a été grièvement blessé à deux reprises pendant la guerre de libération. La seconde fois, c'était le 8 août 1961. Il était alors secrétaire de la Wilaya IV. Il fut blessé et fait prisonnier lors de l'accrochage qui a coûté la vie au chef de Wilaya, Si Mohamed Bounaama, au cœur de Blida.

Quatre mois plus tôt, en avril, il avait déjà été blessé dans un accrochage à Oued Lakhra, littéralement l'oued de la fin du monde, au sud-est de Chréa, sur le versant sud des monts de Blida. C'était une région boisée, avec un terrain fortement accidenté.

Se traînant tant bien que mal avec sa blessure à la jambe, Mohamed Tegua s'est mis à l'abri, dissimulé par des buissons. Après avoir essayé d'arrêter l'hémorragie par un bandage de fortune, il s'est adossé à un arbre. Comme le terrain était en pente, il avait peur de glisser. Il mit ses



En haut: Mohamed Teguir  
En bas, Lakhthar Mokrani,  
dit Si Lakhthar

pieds sur une grosse pierre, essayant de trouver la position la moins inconfortable. Et il a entamé sa longue attente. Seule la nuit le sauverait.

Dans le feu de l'action, ses compagnons s'étaient dispersés. Il s'est retrouvé tout seul. Les unités françaises qui menaient un ratissage dans ce secteur étaient nombreuses. Il était hors de question de tenter un combat frontal. Les consignes étaient claires. L'ALN avait perdu trop d'hommes dans des batailles inégales pour se laisser entraîner dans accrochages meurtriers. L'ordre de dispersion avait donc été donné, et un lieu de rendez-vous fixé. Mais Tegua, blessé, ne pouvait bouger. Il attendait donc la nuit, pour que les unités françaises rentrent. Il pourrait alors se traîner pour chercher de l'aide.

Mais la nuit venue, les unités françaises ont bivouaqué sur place. Un groupe de soldats français se trouvait à une vingtaine de mètres du buisson qui l'abritait. Il entendait distinctement leurs voix. Ils campaient tranquillement, discutant autour d'un grand feu.

Tegua était épuisé. Sa blessure le faisait souffrir. Elle l'affaiblissait considérablement. Sa jambe était raide. Le sang s'était coagulé, donnant à sa jambe une couleur et une allure inquiétantes. Il faisait froid, et il n'avait rien à manger.

Il était dans un état de semi-conscience. Il n'arrivait pas réellement à dormir. C'était plutôt des évanouissements, durant lesquels il gardait une vague conscience de sa situation.

Il sentit vaguement qu'on le tirait par le pied. Une petite traction, suivie d'une autre, plus forte. Il avait auparavant senti une sorte de frottement contre sa jambe. Mais il n'avait pas vraiment conscience des faits. Il ne s'était pas réveillé. C'est la douleur, dans la jambe, qui l'a finalement réveillé. Il lui fallut plusieurs secondes pour reprendre ses esprits, et pour pouvoir distinguer ce qui l'entourait. Là, au milieu des buissons, un loup tenait tout près de sa jambe. Ses yeux luisaient dans l'obscurité. Au bout d'un moment, le loup baissa la tête, mordit dans le bas du pantalon, et commença à tirer. C'est le loup qui était à l'origine de ces frottements, une sorte de caresse, qu'il avait ressenti sur sa jambe. L'animal léchait alors le sang séché qui collait au pantalon.

Maintenant, le loup semblait avoir des doutes. Il n'était pas sûr que sa proie était morte. Il voulait s'en assurer. Ou peut-être pensait-il que sa victime était morte, et essayait-il de la traîner vers son terrier.

Mohamed Tegua ne pouvait rien faire. Les militaires français étaient toujours là, à vingt mètres. Il ne pouvait tirer sur le loup. Il saisit une pierre, mais se rendit compte que s'il lançait contre l'animal, elle risquait de provoquer un bruit qui pourrait attirer la curiosité des militaires. Et ce loup qui repartait à la charge, tirant encore et encore.

Curieusement, il y avait comme une complicité entre l'homme et l'animal sur un point : ne pas faire de bruit. Ne pas alerter les militaires français. L'instinct de survie chez l'homme, l'instinct du chasseur chez l'animal, les poussaient à une lutte silencieuse. Qui dura longtemps.

Tegua réussit à couper un buisson, dont il se servit comme bâton pour chasser l'animal. Le loup finit par se retirer légèrement. Peut-être attendait-il que sa proie meure. Puis il finit par s'en aller, à la recherche d'une autre proie.

Tegua est resté dans son buisson jusqu'au matin. Les militaires français levèrent alors le camp. Ils allaient plus loin, poursuivant leur ratissage. Ils pensaient que les éléments de l'ALN étaient déjà loin, et partaient à leur poursuite. Ils ne pouvaient imaginer que l'un d'eux était là, à quelques mètres, et qu'il suffisait de faire un petit tour pour le retrouver, presque agonisant.

Mais l'épreuve n'était pas finie. Il fallait survivre, dans cet endroit isolé, sans nourriture, sérieusement blessé de surcroît. Il ne pouvait même pas bouger. Par quel miracle Tegua a survécu, je ne le sais. Près de quarante huit heures après sa blessure, des bergers le retrouvèrent, totalement épuisé. Ils le secoururent, et alertèrent l'ALN, qui le prit en charge. Il fut rétabli, et reprenait ses fonctions quelque temps plus tard.

Mais le destin s'acharnait sur lui. Le 8 août 1986, il était de nouveau blessé et fait prisonnier à la suite d'un accrochage à Blida. Il fut sauvagement torturé, et en a gardé des séquelles jusqu'à sa mort.

Ce compagnon, qui avait vécu près de Si Mohamed Bounaama, de par sa fonction de secrétaire de Wilaya, avait une force de caractère peu commune. Militant communiste, il faisait preuve d'une très grande ouverture

d'esprit. Réserve, à la limite de la timidité, il remplissait sa mission consciencieusement, avec une tranquille détermination.

Après l'indépendance, il a été arrêté, et torturé. Mais il gardait la foi, et une soif de savoir exceptionnelle. Il a repris ses études à l'âge où d'autres pensaient partir en retraite. Il soutenu un doctorat, et a enseigné l'histoire à l'université d'Alger jusqu'à sa mort. Il a notamment publié " l'Algérie en guerre ", et " l'ALN à travers un échantillon, la Wilaya IV ".

### **Rabah Bouragaa**

C'était mon aîné de trois ans. Rabah Bouragaa, mon frère, a vécu dans les cercles nationalistes animés par Cheïkh Tayeb Djoughlali dès les années quarante, bien qu'il fût totalement analphabète. Il a naturellement rejoint très tôt l'ALN, en janvier 1955. Il acquit un surnom, le 18, qui lui est resté collé jusqu'à sa mort. Je ne sais d'où il lui est venu, mais il était plus connu que son vrai nom ou son nom de guerre.

Quand, à mon tour, j'ai rejoint l'ALN en 1956, lui faisait figure d'ancien. Il a tenu le maquis pendant un peu plus de quatre ans, côtoyant Si M'Hamed Bougara, Tayeb Djoughlali, et d'autres figures illustres.

En avril 1959, il était responsable d'un groupe chargé de la logistique. Un bien grand mot, pour décrire leur rôle, mais qui montre la confiance dont il jouissait. Une groupe de moudjahidine, généralement les plus anciens, ayant fait leurs preuves, était chargé de garder le stock de munitions de la Wilaya. Chacun avait en charge deux ou trois casemate, que lui seul connaissait, dans lesquelles étaient enfuies ces provisions précieuses. Si l'un d'eux devait mourir ou être fait prisonnier, et qu'il parlait sous la torture, les pertes étaient ainsi minimisées.

Quand a débuté l'opération " Couronne " dans l'ouest, pour toucher l'Ouarsenis, la Wilaya IV a envoyé une compagnie soutenir les unités dirigées alors par Si Mohamed Bounaama, alors chef de la zone 3. Les combats étaient durs, et d'une fréquence infernale. Les munitions s'épuisaient. De plus, les services spéciaux avaient lancé une nouvelle opération criminelle, consistant à abandonner des munitions piégées sur le champ de bataille. Quand les moudjahidine s'en servaient, elles explosaient, faisant

de nombreux morts et blessés. Bounaama a donc donné l'ordre de ne plus utiliser les munitions récupérées : la principale source d'approvisionnement de l'ALN se tarissait.

Je reçus l'ordre d'envoyer des munitions vers la zone 3. J'établis une liste des besoins, en rajoutai un peu, pour en prendre une partie au profit de ma compagnie, et envoyai une section auprès du groupe chargé de la logistique à cet effet. Habituellement, quand le groupe, dirigé par mon frère, reçoit ces ordres, les hommes vont séparément aux casemates qu'ils gèrent, ramènent ce qui leur est demandé, et le confie à ceux chargés de l'acheminement. L'opération se déroulait généralement dans la zone où se trouve le PC de la Wilaya. PC est aussi un bien grand mot. Il s'agissait en fait d'une zone relativement sûre, boisée, accidentée, difficile accès, et facile à surveiller. L'état-major de la Wilaya s'y déplaçait constamment, dans un vaste périmètre, mais dans une relative sécurité. En l'occurrence, il s'agissait de Ouled Bouachra, au sud-ouest de Médéa, là où a été érigée une stèle à la mémoire de Bougara.

Mais cette fois-ci, quand la section s'est rendue au PC, elle n'a trouvé que mon frère Rabah. Les autres éléments du groupe chargé de la logistique étaient absents. Renseignements pris, on nous apprit qu'ils avaient été convoqués au PC pour enquête. L'armée française avait découvert et détruit une des casemates, et pris les armes et munitions qui s'y trouvaient. Il fallait savoir comment et pourquoi elle avait été découverte.

Je redonnai l'ordre à la section de se rendre de nouveau au PC, d'arrêter mon frère Rabah, de le ligoter, et de le ramener. Je fixai un lieu de rendez-vous dans la zone où se trouvait le PC du chef de Wilaya Si M'Hamed Bougara. Je sentais vaguement une injustice dans cette démarche. Mon frère n'était pas considéré comme suspect, et échappait ainsi à l'interrogatoire, alors que les autres hommes risquaient l'infamie, peut-être la mort. Pour quelle raison était-il épargné, alors qu'il était chef du groupe, et devait, de ce fait, assumer la responsabilité des erreurs que pouvaient commettre les hommes qu'il dirigeait ?

Le hasard a fait que sur le chemin du retour, le groupe accompagnant mon frère, ligoté, a croisé Bougara. Celui-ci a demandé des explications. Personne ne pouvait lui en donner. Il s'adressa donc à mon frère, qu'il

connaissait de près. Il le connaissait d'ailleurs par son surnom, " le 18 ". Mais mon frère n'avait pas non plus d'explications.

Bougara était en colère. Il ne pouvait admettre qu'un homme, arrêté et ligoté dans un maquis, soit dans l'ignorance de ce qui lui était reproché. Il s'adressa donc à mon frère Rabah par une boutade restée célèbre :

- Tu prétends ne pas savoir ce qui te concerne ! Si tu es le 18, alors, je vais te montrer le 36, lui dit-il.

J'arrivai peu après sur les lieux. Bougara me demanda pourquoi je faisais arrêter mon propre frère. Je lui exposai mes arguments. L'armée française avait découvert une casemate par hasard. Les hommes chargés de ces caches étaient au-dessus de tout soupçon. Il s'agissait de moudjahidine de la première heure, des hommes aguerris, qui jouissaient de notre confiance totale. C'était d'ailleurs pour cette raison qu'on leur avait confié cette lourde responsabilité. Pour moi, leur innocence ne faisait aucun doute.

- S'ils sont coupables de quoi que ce soit, mon frère aussi est coupable, ajoutai-je. Il est chef du groupe, et donc responsable de leurs erreurs.

C'était, pour moi, la seule manière d'aborder la terrible question de la suspicion qui s'insinuait dangereusement dans les rangs de l'ALN. Les services spéciaux français avaient effectué leur sale besogne, avec la bleuite, qui avait fait des dégâts immenses. Pour détruire l'ALN de l'intérieur, les services de renseignements français faisaient courir le bruit que les hommes rejoignant l'ALN travaillaient pour eux, ce qui a conduit, parfois, à des procès expéditifs, des condamnations infâmantes, sans preuve, et des exécutions. C'était la terrible réalité de la vie du maquis.

Bougara a accepté mes arguments. Lui aussi se rendait compte de la dérive grave qui pouvait emporter l'ALN. Il connaissait personnellement les hommes en question. Il pouvait jurer de leur bonne foi et de leur innocence.

Mais le mal était fait. Il fallait trouver un moyen de réhabiliter ces hommes. Leurs compagnons les avaient vus ligotés, interrogés, suspects, et donc coupables. Il était difficile de rétablir leur image. Bougara dévina de les affecter dans des unités de leurs choix. Il demanda à mon frère où il voulait se rendre. Rabah choisit la zone 4.



La zone4, couvrant le Dhahra, a particulièrement souffert.

En haut: scène de torture, près de Miliana.

En bas, photo trouvée sur un prisonnier français.



Bougara était choqué par la réponse. La zone 4, qui va de Tipaza jusqu'aux abords de Mostaganem, englobant le Zaccar, le Dhahra, et une partie de la plaine du Cheliff, était la plus dangereuse de la Wilaya IV. S'y rendre signifiait la mort, à coup sûr. Celui qui devait y effectuer une mission avait droit à des adieux d'un genre particulier : ceux qu'on adresse à un condamné à mort. Beaucoup de moudjahidine ne réussissaient même pas à l'atteindre. Ceux qui y arrivaient avaient peu de chances de survivre.

Pour Bougara, le choix de mon frère Rabah avait un sens particulier. Il le croyait déprimé, humilié. Il n'acceptait pas le fait d'avoir été soupçonné. Seule la mort, la chahada, pouvait donc le rétablir dans son honneur. Bougara demanda à Rabah les raisons de ce choix.

- Je veux rejoindre Youcef Benkherouf, répondit Rabah. Benkherouf, qu'il connaissait depuis longtemps, venait d'être nommé chef militaire de la zone 3.

Bougara était quelque peu soulagé. Mais il refusa la demande de Rabah. Il lui proposa de choisir une autre zone. Après réflexion, Rabah a opté pour le Sahel. Il avait travaillé dans la Mitidja avant la guerre de libération, et connaissait quelques villes. Nous avions également des parents dans cette région.

Bougara a accepté sa requête. Ils étaient trois à être mutés. Benyoucef Lahouel, Ramdane Messaoudani, et mon frère Rabah, tous trois d'El-Omaria

Ils quittèrent la région de Ouled Bouachra, pour se diriger vers l'est. De là, ils franchiraient la montagne, dans la région de Chréa, pour se retrouver dans la Mitidja.

Ils firent une première halte à El-Omaria. Rabah put y rencontrer les parents, sa femme et ses enfants. Mais ils repartirent rapidement. Leur passage ne pouvait passer inaperçu. Ils firent une seconde halte chez des oncles maternels, les Mabrouki, au nord d'El-Omaria. L'endroit leur paraissait plus sûr. C'était une maison isolée, en pleine campagne, construite en pierre et en terre séchée. Elle offrait un meilleur refuge pour la nuit.

A l'aube, pourtant, ils s'aperçurent que la maison était encerclée. El byaïne. Les mouchards. Visiblement, l'armée française agissait sur la base

d'informations précises. Ses chefs savaient que Rabah a longtemps vécu au PC de la Wilaya. Il devait donc avoir de précieuses informations. Ils voulurent alors le prendre vivant.

L'accrochage s'était engagé tôt le matin. Mais Rabah et ses deux compagnons n'avaient aucune chance de briser l'encerclement pour rejoindre le maquis. Les militaires français se contentèrent alors de maintenir leur dispositif, sans lancer l'assaut, pour tenter de le convaincre de se rendre.

Peu après, un hélicoptère s'est posé près de la ferme. Il ramenait mon père, ma mère, la femme de Rabah et ses cinq enfants. Dans une ultime tentative de le prendre vivant, ils utilisaient ses proches. Mais Rabah avait fait son choix depuis longtemps. Alors que des militaires français tentaient d'approcher de la ferme, en compagnie de ses parents, peut-être pour les inciter à lui demander de se rendre, Rabah fit feu, tirant de manière précise entre père et mère. Des militaires français tombèrent.

C'était fini. Il n'y avait rien à faire, rien à négocier. Les soldats français se retirèrent, laissant le terrain à l'artillerie et l'aviation. La maison fut totalement rasée. Rabah Bouragaa, mon aîné, connu sous le nom de " 18 ", était tombé en chahid avec ses compagnons.

## **Mariage**

Fin juillet 1956. Je fais partie d'une patrouille de 45 hommes, venu de l'est de la Wilaya IV jusqu'en Wilaya V. Nous avons mené de nombreuses opérations, et subi de multiples accrochages. Nous avons deux blessés. Ils souffrent, et perdent leur sang.

Nous arrivons aux abords de Tiaret. C'est jour de marché. Si Abdelaziz, notre chef, décide de tenter le coup. Il décide de se rendre en ville pour chercher des secours. Pour passer inaperçu, il a acheté un âne, qu'il poussait devant lui comme ces centaines de fellah se rendant au marché.

La chance lui sourit. Il reconnut un homme de ses connaissances. Il l'aborda, sans lui révéler l'objet de sa présence. Ils s'isolèrent ensuite, et évoquèrent le passé, quand ils fréquentaient ensemble la Zitouna de Tunis. Au fil de la discussion, en évoquant leurs souvenirs, il finit par se

convaincre que l'homme était acquis au FLN. Il accepta son invitation, et ils se rendirent chez lui.

Si Abdelaziz lui révéla alors ce qui l'avait amené en ville. L'homme en fut surpris. Mais il n'hésita pas un instant. Il acheta les médicaments, ainsi que différents provisions dont nous avons besoin, et accompagna Si Abdelaziz. Ils réussirent à nous rejoindre à la nuit tombée.

Nous nous trouvions alors dans un douar isolé. L'armée française réussit cependant à nous repérer. Ne connaissant pas le terrain, nous avons préféré décrocher. Il était inutile de prendre des risques, de subir une bataille en terrain inconnu, et d'exposer un douar aux représailles de l'armée coloniale.

Dans notre retraite, nous sommes tombés sur une tente, isolée au milieu de la steppe. Elle était habitée par un homme, gardien de champs d'alfa, et son épouse. Le mari était absent à notre arrivée. C'est sa femme qui se chargea de nous guider. Elle nous dirigea vers un endroit où était organisée une fête de mariage traditionnel.

Nous fumes très bien accueillis. Nous nous sommes fondus dans la foule, participant à leurs jeux et à la fantasia. De fellaghas, nous étions devenus des fellahs de la steppe participant à une fête, que Si Abdelaziz transforma bientôt en un grand meeting politique.

Notre séjour se prolongea pendant deux jours. Nous nous sentions chez nous. Les hommes nous offrirent des armes, des munitions, des provisions et de l'argent. D'autres habitants de la région apprirent notre présence et se présentèrent à leur tour pour nous offrir ce qu'ils pouvaient. Si Abdelaziz tira profit de cette opportunité pour désigner des responsables chargés d'encadrer cette région, parmi lesquels Ould Larbi, dit Si Djaafar, son ami de la Zitouna, qui sera plus tard de l'ALN en zone 5 de la Wilaya V, avant d'être fait prisonnier. Il sera détenu jusqu'à l'indépendance.

## **Retrouvailles**

Une révolution, c'est d'abord un rapport permanent avec une société. On peut aussi bien utiliser ses formidables ressources et ses énergies, et

contribuer à la libérer de ses chaînes et de ses tabous, que la subir quand on commet des maladresses. Mais c'est un travail quotidien, permanent, dans lequel le commissaire politique a un rôle essentiel. On peut vivre des drames, des grands moments d'émotion, mais aussi une joie intense qui compense toutes les peines du monde.

Ainsi, un groupe de moudjahidine s'est retrouvé dans un douar isolé, Fergh Ennemr, au sud de Berrouaghia, où ils ont trouvé refuge chez une dame âgée. Cela se passait à la fin des années cinquante. Elle habitait un coin reculé dans la montagne, où on parlait un dialecte qui était un mélange de berbère et d'arabe. Le douar avait très peu de contacts avec le monde extérieur. Beaucoup d'hommes, et la majorité écrasante des femmes n'avaient jamais mis le pied dans la ville.

Pendant que la vieille dame leur préparait le repas, elle aperçut un jeune djoundi, blotti dans un coin, serrant son arme contre lui. Elle le fixa un moment, tout en s'affairant. Puis elle s'approcha de lui et lui demanda d'où il était.

- Je suis de Maghnia, dit-il.

Il lui révéla ensuite son nom. A peine l'avait-elle entendu qu'elle se jeta sur lui pour le serrer dans ses bras. Le moudjahid était confus, ne comprenant ce qui poussait la vieille dame à cet élan d'émotion. Elle pleurait, tout en parlant de manière confuse. Puis ses mots devinrent plus intelligibles :

- Tu es mon neveu, tu es mon neveu, répétait-elle tout en pleurant.

Au bout d'un moment, elle put se reprendre. Elle s'assit et relata son histoire. Une histoire d'une simplicité terrible, en cette époque.

- Je me suis mariée très jeune à un jeune homme qui effectuait son service militaire au sein de l'armée française à Maghnia, dit-elle. A la fin de son service, nous sommes revenus à douar, en pleine montagne. Je n'ai jamais revu les miens depuis, et je n'ai jamais eu de leurs nouvelles.

Elle était donc restée près de trente ans sans nouvelles de sa famille. Le hasard a fait que par une difficile nuit, elle offrit le gîte à un groupe dont faisait partie son propre neveu pour renouer avec son passé. Depuis, les hommes de l'ALN ont adopté cette vieille dame qui leur ouvrait toujours les portes de sa modeste habitation.

## **Mausolée**

Un autre douar, dans la même région. Une Koubba (mausolée) abritant la tombe d'un saint vénéré, Sidi El-Ghoul (Saint-Ogre), avait été érigée là depuis des générations. On organisait des fêtes rituelles en l'honneur du saint homme et on y sacrifiait des moutons.

Nous nous y rendîmes dans la nuit du 16 juillet 1956, emmenés par un guide originaire du douar. Nous trouvâmes, à l'intérieur du mausolée, des morceaux d'un tissu coûteux, utilisé traditionnellement pour couvrir la kabria, une sorte de monument abritant la tombe du saint, généralement placé au centre du mausolée, et dont les femmes faisaient le tour en prononçant des vœux. Une pratique dont on ne connaît pas l'origine exacte, peut-être copiée à partir du Tawef, la marche autour de la Kaaba à La Mecque, lors du pèlerinage.

La plupart de nos djounoud portaient alors de vieilles tenues, et avaient mal aux pieds, à forcer de marcher. Beaucoup n'avaient pas de chaussettes. Un petit groupe eux se porta volontaire pour déchirer le tissu et en faire des chaussettes qui soulageraient nos pieds.

Le guide regardait faire en silence. Puis, il s'éclipsa discrètement pour regagner le douar. Quand, à notre tour, nous quittâmes les lieux, nous fûmes surpris par des unités de l'armée coloniale qui nous avaient tendu une embuscade. Nous fûmes contraints à subir un accrochage d'une rare violence, dans un endroit que nous n'avions pas choisi.

Nous eûmes beaucoup de chance. Nous pensions avoir perdu un homme, Si Tahar, mais il s'avéra plus tard qu'il s'était simplement perdu en chemin, et il finit par nous rattraper. Les habitants du douar étaient venus à la fin de l'accrochage, et l'ont retrouvé sain et sauf. Mais il eut fort à faire pour les convaincre de sa bonne foi. Ils étaient furieux, et considéraient le geste des moudjahidine, utilisant le tissu du mausolée pour en faire des chaussettes comme sacrilège. Il leur expliqua que les moudjahidine se trouvaient dans un dénuement terrible, et s'étaient trouvés contraints d'utiliser le tissu car, pour eux, c'était une question de survie. Il put les convaincre que l'adoration de tombes et de mausolées ne pouvait en aucune manière être considéré comme un geste de dévotion.

- La véritable dévotion, c'est envers la révolution et le djihad qu'il faut les montrer, car l'ennemi a tout intérêt à nous préserver dans l'ignorance et l'adoration de choses aussi futiles qu'inutiles, dit-il.

Les habitants du douar furent touchés par sa franchise et son verbe. Ils l'invitèrent à rester auprès d'eux. Il y séjourna près d'un mois, où il mena un travail remarquable, avec un résultat exceptionnel. Il put ainsi collecter soixante fusils, au moment où les armes étaient très rares. Ils réussit également, grâce à leur concours, à s'introduire dans un cantonnement de l'armée française, dont il exécuta le chef d'unité, un capitaine.

### **Fouiller des chèvres**

Ces rapports de confiance avec la population étaient pour nous d'un apport capital. Ils nous permettaient de nous approvisionner auprès des familles des harkis. Il n'était d'ailleurs pas rare des épouses de harkis dérobent des munitions, même en quantité infime, ou des effets vestimentaires, pour les envoyer à l'ALN. D'autres prélevaient sur les rations alimentaires que l'armée française fournissait généreusement à ses collaborateurs pour nous en envoyer une partie.

Toutes les astuces étaient permises pour nous envoyer quelques balles, ou un message. Dans ces zones reculées, ils étaient de tradition de couvrir les mamelles des chèvres d'une sorte de musette pour éviter que leurs petits ne les têtent dans la journée, ce qui garantissait ainsi une collecte de lait significative le soir à la rentrée des troupeaux. Ces musettes sont rapidement devenues des caches largement utilisées pour transmettre messages et objets de petite taille, notamment les munitions. Les bergers attendaient d'être à l'abri des regards pour extraire les lettres et objets à transmettre et partaient dans la montagne à la recherche de leurs destinataires parmi les moudjahidine. Quand l'affaire fut ébruitée, on a commencé à assister à des scènes grotesques : il n'était pas rare de trouver toute une section de l'armée coloniale en train de " fouiller " les chèvres en palpant leurs mamelles...

## **Une mère, deux frères**

Mais à côté de ces situations burlesques, c'est le drame qui dominait. Comme au sein de cette famille du douar Cherata, près de Berrouaghia. Le père était mort, laissant trois enfants, élevés dans le dénuement le plus total par une mère sans ressources. Ils habitaient un gourbi en terre séchée, glacial en hiver, n'offrant aucun confort en été. Evidemment, aucun des trois enfants ne connut l'école.

L'aîné a rejoint l'armée française, dont il était devenu le chouchou d'une unité locale. Il était la malédiction du douar. Arrogant, prétentieux, il abusait de son pouvoir, sachant qu'il avait droit de vie et de mort sur ses semblables. Le second, Ramdane, a rejoint l'ALN. Sa bravoure en a fait rapidement un des éléments les plus activement recherchés dans la région.

Le troisième est resté auprès de sa mère, dont la santé vacillait. Celle-ci était déchirée entre les choix opposés de ses deux premiers fils. Elle préféra porter tout son amour sur le troisième, pour oublier son drame.

L'aîné ramenait souvent à sa mère de quoi manger, des rations alimentaires, des fruits, des confiseries qu'elle n'avait jamais connues. Elle était si pauvre, et avait vécu si pauvrement qu'elle finit par lui en être reconnaissante. Totalement analphabète, n'ayant connu de la vie que la misère, elle finit par pencher pour celui qui lui apportait à manger, lui offrait des produits inconnus pour elle. Elle finit par demander à Ramdane de quitter l'ALN pour l'armée française, où il pourrait être près de son frère.

Ramdane se rendit compte de la complexité de la situation. A son tour, il décida de se rendre fréquemment chez sa mère, qu'il chargea de transmettre un message à son frère pour lui demander de quitter l'armée française et de rejoindre l'ALN. Il insista, d'autant plus que son frère représentait, à ses yeux, une honte pour la famille et un danger grandissant, car l'homme se révélait un redoutable mobilisateur au profit de l'armée française.

La mère se retrouva au milieu d'une terrible pression. Elle subissait la guerre menée par ses deux fils, sans pouvoir y influencer. L'aîné se montrait

insistant, car malgré son zèle, la présence de son frère au sein de l'ALN jetait un doute sur son engagement et l'amenait à subir des interrogatoires désagréables auprès des services de renseignements de l'armée française.

Il revenait constamment à la charge auprès de sa mère, tantôt lui promettant une amélioration de sa situation, tantôt la menaçant de la laisser mourir de faim. Ses paroles étaient rapidement suivies d'effet, alors que Ramdane, ne voyant sa mère qu'à intervalles irréguliers, selon ce que lui permettait sa situation au sein de l'ALN, n'arrivait pas à convaincre sa mère avec son discours sur la révolution et la liberté. C'était insuffisant pour vaincre à la fois l'ignorance et la pauvreté.

Finalement, le traître, sa mère et Ramdane convinrent d'un rendez-vous pour discuter d'une solution à envisager, et mettre ainsi fin au calvaire de la famille. L'initiative venait de Ramdane. Il avait fait croire à son frère qu'il était disposé à quitter l'ALN, et qu'il organisait le rendez-vous en vue de se faire accompagner par son frère auprès de la garnison française la plus proche.

Est-ce le traître qui fut pris de doute ? Est-ce la fibre maternelle de la vieille dame qui l'a amenée à sentir le piège, et à changer la nature du rendez-vous ? Toujours est-il que, par une froide nuit de l'hiver 1961, elle accompagna Ramdane et son frère cadet pour un rendez-vous fatal. Arrivés sur le lieu prévu pour la rencontre, ils attendirent longtemps. Le traître ne vint pas.

Ramdane fut à son tour pris de doute. Ne lui avait-on pas tendu un piège, avec la complicité de sa mère et de son frère cadet ? Pour lui, les choses étaient évidentes. Le traître ne viendrait pas. On lui avait tendu un guet-apens. Dans peu de temps, il serait encerclé. Il lui fallait donc laver l'affront, éliminer cette honte qui planait sur la famille tout entière, avec un frère harki, une mère et un autre frère qui se révélaient ses complices. Il exécuta sa propre mère et son frère cadet pour laver l'affront. Il accomplit ce geste suprême pour servir la révolution, qu'il a placée au-dessus de tout. Ce fut un drame terrible, qui eut un profond retentissement. Il révélait à quel point les moudjahidine croyaient en la révolution, jusqu'où pouvait aller leur détermination, tout en offrant un exemple de ces situa-

tions extrêmes auxquelles pouvait mener la nécessité de combattre par tous les moyens un ennemi qui représentait le mal absolu.

## **Deux frères**

Le drame faisait ainsi partie du vécu quotidien des moudjahidine et de toute la société algérienne. Même quand on vivait une épopée, le drame n'était jamais loin, comme le montre l'histoire des frères Ben Mehel. Issus d'une famille très pauvre de Berrouaghia, ils étaient contraints de survivre dans un dénuement complet, tout en essayant de suivre des cours à l'école primaire. L'aîné, Mahmoud, faisait des petits métiers en dehors des heures de scolarité. Il était un brillant élève. Il réussit à aider sa famille tout en poursuivant ses études mais, considéré comme un agitateur, il fut renvoyé à la fin du cycle primaire.

Il fut pris en charge par l'ALN qui, avec le temps, en fit un instituteur dans le maquis, puis un commissaire politique. Il mit son savoir et son enthousiasme au service de la révolution. Il sillonnait les montagnes pour mobiliser au profit de l'ALN, enseigner la grandeur de l'Algérie, évoquer ses héros et son passé, et soulignait la grandeur de l'épopée que constituait l'œuvre de libération de l'Algérie. Il effaçait, la nuit, tous les effets de la propagande française mise en oeuvre dans la journée par différents services de renseignements, avec le concours des SAS, de l'administration, des services d'action psychologiques et des traîtres.

Mahmoud Ben Mehel était devenu un élément clé du dispositif de propagande de l'ALN dans cette étape très difficile. Est-ce ce sentiment de pouvoir qui l'a poussé à l'excès ? Ou est-ce le résultat du travail des services de propagande français qui avaient réussi à jeter un fort sentiment de suspicion autour des maquis ? Toujours est-il que par une froide nuit de 1960, un jeune algérien, enrôlé dans l'armée française, prit la décision de désertre pour rejoindre l'ALN. Il choisit la nuit pour tenter de rejoindre le maquis. Il ne pensait pas aux conséquences, ni à établir un contact préalable pour lui préparer le terrain. Il se rendit directement dans la montagne, où il se mit à la recherche des moudjahidine. Il fut pris dans une tempête de neige, fut contraint de s'abriter, et finit par être repéré par les hommes de l'ALN. Il était radieux.

Il fut emmené auprès de Mahmoud Ben Mehel, qui le soumit à un interrogatoire. Le jeune déserteur lui expliqua sa volonté de rejoindre l'ALN et de combattre aux côtés des siens. De son côté, Ben Mehel avait des doutes. Il pensait que le jeune homme avait été envoyé par les services spéciaux français pour infiltrer l'ALN. Il avait peur des infiltrations, en cette époque où le doute et la suspicion avaient gagné les maquis. Il décida de faire exécuter le déserteur sur le champ, pour éviter de faire courir le moindre risque aux unités de l'ALN. Malgré les supplications du jeune homme et l'intervention des moudjahidine, il était déterminé à le faire éliminer. Le jeune déserteur fut exécuté par ses propres frères le jour où il avait décidé de les rejoindre.

Peu après, l'information parvint à Farès Ben Mehel, le frère de Mahmoud. Il fit convoquer les témoins directs du drame, les interrogea longuement, confronta les points de vue des uns et des autres, jusqu'à ce qu'il acquière la conviction totale que le jeune déserteur était sincère, et que son frère avait commis une erreur irréparable. Il lui reprochait de s'être laissé aller à des décisions injustes, de ne pas avoir organisé un procès équitable pour permettre au jeune déserteur de se défendre, de prouver sa bonne foi, et de l'avoir fait exécuter de manière injuste, sans preuve formelle attestant qu'il avait été envoyé par les services spéciaux français.

Farès Ben Mehel prit à son tour une décision terrible. Il fit exécuter son propre frère Mahmoud, en présence de nombreux moudjahidine. Il tint à voir lui-même le corps de son propre frère, pour montrer que la révolution est juste, impitoyable mais juste, et qu'elle exige des militants d'aller au-delà d'eux mêmes, de s'élever à la hauteur des idéaux de sacrifice qu'elle exige.

### **Tuer cent un arabes**

Djendel, dans la région de Aïn-Defla, se trouve à l'ouest de la plaine du Haut Cheliff, une des régions les plus fertiles du pays. On y trouvait de grandes exploitations appartenant de colons qui s'étaient emparés des meilleures terres, réduisant la population à une situation proche de l'esclavage.

Un des colons les plus connus de la ville s'appelait Rock. C'était un roux gigantesque, avec des joues toutes rouges, un cou épais et un ventre

énorme. Il habitait une splendide demeure, entourée d'arbres et de jets d'eau, de fleurs et de plantes rares, ainsi que d'immenses superficies agricoles.

A quelques centaines de mètres de sa demeure, s'alignaient les gourbis de ses ouvriers agricoles, de ses bergers et de ses employés de maison. Ils menaient une vie misérable. L'hiver, ils souffraient du froid, et leurs enfants, en haillons, passaient leur temps à patauger dans la boue. En été, ils traînaient leurs maigres carcasses dans la poussière, pendant que le colon faisait ses comptes après les moissons.

En 1956, l'ALN donna l'ordre à des moussebiline de brûler les fermes des colons avec les récoltes. L'opération s'étendit de Sidi Naamane, à l'ouest, jusqu'à Djendel, à l'est. Il faisait chaud et sec, et le feu prenait partout, à une vitesse incroyable, brûlant maisons, récoltes et champs.

Rock était furieux. Il était aussi l'un des plus puissants colons de la région. Il rassembla ses pairs, leur fit un discours, les harangua longuement pour les pousser à la vengeance contre tout ce qui était algérien, qu'il soit civil, moussebel ou parent de moudjahid. Personne ne devait échapper à sa main vengeresse.

Le commandant du secteur militaire français assistait à la rencontre. Il leur fournit les armes et les munitions dont ils avaient besoin, ainsi que la logistique nécessaire, et les assura de son soutien. Ils dépêcha quelques unités pour assurer la sécurité des colons et de leurs biens.

Rock promit publiquement de tuer cent un arabes à titre de vengeance. Il appela les autres colons à se joindre à sa croisade. Sa fureur augmenta encore quand il apprit que son frère avait été exécuté par les moudjahidine et que sa ferme avait été brûlée.

Il se rendit aussitôt avec les autres colons au quartier arabe, qu'ils bouclèrent avant d'y mettre le feu. Ils tiraient sur tout ce qui bougeait, jeunes, vieux, enfants, bêtes. Rien ni personne n'échappait au massacre, qui se poursuivit jusqu'à la nuit. Onze personnes ont été tuées par balles, et des dizaines d'autres ont été brûlées vives.

Peu après, nous avons perdu le commissaire politique Hocine Benfarès, un homme qui avait fait preuve d'un talent rare dans la mobilisation et la propagande. Il était tombé dans une embuscade. Il fut déca-

pité, et son corps exposé publiquement aux Algériens, dans l'espoir de les terroriser. Sa tête fut emmenée au camp militaire de Barbouche, près du barrage du Ghrib, où elle fut hissée à la place du drapeau français. Elle restée exposée près de vingt jours, jusqu'à ce qu'elle soit complètement dévorée par les insectes. Il fut interdit à quiconque de l'enterrer et de lui donner une sépulture selon la chariaa.

### **Découpé en morceaux**

C'était par une froide journée de fin 1958. L'après-midi tirait à sa fin. Les montagnes étaient couvertes de neige. Sur une piste peu fréquentée, à flanc de montagne, les moudjahidine pataugeaient dans la boue. Ils s'approchaient péniblement du douar de Sidi Ali, entre Médéa et Khemis Miliana. Seule leur foi, et la mission qu'ils devaient mener, les poussaient à avancer encore.

A la tombée de la nuit, ils devaient attaquer une unité de l'armée coloniale. Ce fut un succès retentissant. Le poste militaire français désigné comme cible fut anéanti. Au retour, les moudjahidine s'attaquèrent aux biens de colons connus pour leurs positions particulièrement haineuses envers les Algériens.

Le lendemain matin, les colons se réunirent. Ils avaient été durement touchés. Ils réclamèrent des armes, et commencèrent à monter une expédition punitive. Sur ces faits, l'armée coloniale réussit à capturer le moudjahid Si Brahim, le commissaire politique en charge de cette région.

Il fut sauvagement torturé. Il fut maintenu en vie pour prolonger son calvaire. Les chiens, lâchés contre lui, l'ont atrocement mutilé. Ses ongles furent arrachés, ses dents brisées. Différents objets ont été introduits dans ses orifices naturels, des cigarettes furent éteintes sur ses parties génitales.

Dès que les tortionnaires le voyaient à bout, ils suspendaient son calvaire, lui donnant le temps de reprendre ses esprits. Puis ils reprenaient. La douleur était si forte, le supplice si long, que Si Brahim finit par perdre toute lucidité. Mais ses tortionnaires n'en avaient cure. Ils poursuivaient leur tâche. Ils tentaient de comprendre les quelques mots compréhensibles qu'il prononçait au milieu des râles.

Il cita quelques noms, dont celui de Metidji et deux de ses compagnons. Les tortionnaires étaient heureux. Ils ne voulaient pas perdre une seconde. Ils se rendirent de nuit au douar de Sidi Ali, pour y enlever Metidji et ses compagnons. Ils les ramenèrent au camp, et décidèrent alors d'exécuter Si Brahim, du moment qu'ils avaient d'autres victimes à torturer.

Si Brahim fut attaché à un poteau avec une corde. Des colons amenèrent alors une grande scie utilisée pour abattre les arbres. Deux hommes prirent la scie, chacun d'un côté, et commencèrent à découper Si Brahim en tranches. Les autres colons s'étaient alignés à côté de la victime pour jouir du spectacle.

Ils commencèrent à le découper, en commençant par les pieds, et remontèrent progressivement, jusqu'à atteindre le cou. Ils découpèrent la tête, qui s'en alla rouler par terre. Les spectateurs applaudirent alors. Pour eux, ils avaient lavé l'affront. Ils faut dire que nombreux étaient totalement saouls, devenant de vraies caricatures des tueurs encouragés par l'effet de groupe, dans ces fameuses ratonnades dont tant d'Algériens furent victimes.

Les trois autres Algériens arrêtés, Metidji et ses deux compagnons, ont été contraints d'assister à la terrible agonie de Si Brahim. Une fois le crime accompli, un des deux bourreaux se tourna vers eux :

- Qui d'entre vous veut rejoindre son ami au paradis ? Ne prétendez-vous pas, vous les moudjahidine, que celui qui meurt va au paradis ?

Il riait très fort, encouragé par les rires de ses compagnons.

- Dites-moi, qui veut éviter d'assister à la mort de ses compagnons, en les précédant au paradis ? Quel est le héros qui veut rejoindre son Dieu avant les autres ?, reprit-il.

L'un des trois leva ses mains au Ciel, prononça la chahada, et s'avança. Il ne voulait pas voir le spectacle terrifiant du supplice de ses compagnons. Il préférait mourir avant. Mais ses compagnons étaient dans le même état d'esprit. Eux aussi voulaient éviter l'affreux spectacle.

Le colon était sidéré. Il n'arrivait pas comprendre pourquoi ces hommes aspiraient tant à mourir, pourquoi ils se bousculaient pour se faire

exécuter. Il recula, pour se concerter avec ses compagnons. Ceux-ci commençaient à prendre peur à leur tour. Ils se demandaient si l'âme de leur première victime n'était pas en train de se venger. Puis ils s'encouragèrent mutuellement, et leur hystérie reprit finalement le dessus. Ils reprirent leur sale besogne, et égorgèrent les trois hommes.

L'information se répandit rapidement dans toute la région. On apprit aussi bien le sens du sacrifice des uns que la cruauté des autres.

### **La vengeance de Ali Khodja**

Peu avant le congrès de la Soummam, l'ALN tendit une embuscade à un convoi de l'armée coloniale. Ce fut une opération audacieuse durant laquelle les unités de l'ALN, menées par le chahid Mustapha Djemaï, surnommé Mustapha Lakehal (le brun), réussirent à éliminer un grand nombre de soldats de l'armée française.

Malheureusement, il y avait, au sein du convoi, une famille française qui fut décimée. La presse française s'empara de l'affaire, et en profita pour présenter l'ALN comme une armée de sanguinaires n'hésitant devant aucun crime. Des journaux du monde entier en firent leur " une, " avec des photos montrant une petite fille morte. La campagne dura une semaine entière.

Les journalistes se rendirent sur les lieux, prirent des photos des cadavres éparpillés, et transformèrent l'événement en feuilleton dramatique. Des photos prises sur les lieux furent reproduites à des milliers d'exemplaires pour être placardées partout sur les murs, et même sur les autobus. L'armée française en tira profit pour mobiliser l'opinion contre l'ALN, et les colons se déchaînèrent pour demander encore plus de troupes, d'armes et de répression.

Ce fut un déferlement de haine, qui masquait les crimes de l'armée coloniale, totalement occultés alors. Ils étaient pourtant nombreux. Répression, assassinats, représailles contre les civils faisaient partie de la vie quotidienne pour les Algériens.

La campagne fut si efficace que le commandement de la révolution à l'extérieur adressa des remontrances à la Wilaya IV. Le message fut transmis aux congressistes de la Soummam par Abane Ramdane.

Le responsable de l'opération, Mustapha Djemai, reçut ordre de se rendre à l'extérieur, en Tunisie, où il fut exécuté pour avoir enfreint les règles fixées par la révolution. Je connaissais Mustapha Djemaï. Je fus très peiné par cette sanction, décidée parce que l'homme avait décidé de tendre une embuscade à une unité de l'armée coloniale.

Djemaï était aussi un ami personnel de Ali Khodja, dont il était très proche. Celui-ci fut particulièrement touché par l'exécution de son ami. Il décida de mener des actions spectaculaires pour le venger.

Ali Khodja était ainsi fait. Il disait souvent qu'une balle qui atteint l'ennemi est préférable à mille discours. Il établit des plans pour des opérations qui seraient légendaires. Il pensa à attaquer le Palais du Gouvernement en plein jour, au moment où le gouverneur général y serait en réunion avec son état-major. Il pensait traverser les différents rideaux de sécurité et atteindre son objectif en forçant le service de sécurité mis en place par les autorités coloniales. Il ne connaissait pas la peur, et n'accordait aucune importance à sa propre vie, si ce n'est de faire en sorte qu'elle serve la révolution.

Il commença à préparer son plan. Il choisit les éléments les plus enthousiastes, les plus aguerris. A leur tête, il se rendit dans les environs d'Alger. Le groupe réussit à atteindre Bordj El-Kiffan, à l'ouest de la capitale. Dans une planque, il distribua à ses hommes des tenues de parachutistes, leur fournit les hommes et leur expliqua son plan. C'était une mission suicide, dont la portée serait énorme.

Le groupe se dispersa dans la ville, avec ses rues grouillantes de gens, de colons de fonctionnaires. C'était une petite ville de la périphérie d'Alger, avec un très beau front de mer, où frimer était à la mode. Ils réussirent à se mélanger à la foule, avant d'engager la bataille. Ce fut une action spectaculaire, durant laquelle tous les membres du groupe Ali Khodja tombèrent en martyrs. Cela se passait en octobre 1956.

L'opération eut un écho gigantesque. Ali Khodja avait voulu, à travers cet acte suprême, montrer aux forces coloniales que l'ALN était en mesure de frapper où elle voulait, quand elle voulait. Personne n'était à l'abri. Et que ses cibles, c'était les unités de l'armée coloniale, non une fillette tombée avec sa famille dans une embuscade.

## **Le prêtre**

Un accrochage opposa une unité de l'ALN à des troupes françaises qui revenaient d'une opération, à quelques centaines de mètres d'un douar situé près du barrage du Ghrib, à l'est de Médéa. C'était le 30 janvier 1960. En fait, les troupes coloniales venaient de mener une opération de représailles. Des survivants, qui avaient réussi à échapper au massacre, en s'enfuyant à travers la forêt environnante, nous en avaient informé.

Un aumônier accompagnait les troupes françaises. C'était une tradition assez répandue chez nombre d'hommes de religion, de bénir l'action chrétienne des troupes coloniales, malgré la position aussi courageuse que symbolique de Monseigneur Duval, l'Archevêque d'Alger, qui avait refusé de cautionner la colonisation.

Une unité de l'ALN décida de tendre une embuscade au détachement français sur le chemin du retour. L'endroit s'y prêtait, car c'est une région accidentée, offrant de multiples possibilités d'opérer.

Le feu nourri de l'ALN, déclenché des deux côtés de la route, fit de nombreuses victimes. Mais pendant la bataille, le prêtre continuait de brandir sa croix, au dessus de sa soutane. Quel Dieu pouvait-il invoquer, lui qui venait de bénir un massacre commis de sang froid dont, il avait été le témoin direct. Ses invocations ne furent pas exaucées : une balle perdue eut raison de ses prières.

Là encore, la propagande française se saisit de l'affaire. Elle présenta le prêtre comme un nouveau Christ tué par des fellagha infidèles pendant qu'il brandissait sa croix en invoquant Jésus. Une messe fut célébrée dans toutes les églises, en France et en Algérie. L'événement fut érigé en symbole de la souffrance des Chrétiens en terre d'Algérie.

## **La légende de Beni Haoua**

Face à la mer, sur le versant nord du Dhahra, Beni Haoua est l'une de ces petites villes qui donnent envie de regarder passer le temps. Elle vit au rythme de la mer, suivant passer les saisons, surveillant la brise et faisant attention au vent et aux nuages.

Le village est héritier d'une vieille, qui a fini par se confondre avec son histoire. Un navire hollandais avait été pris dans une tempête il y a des siècles. Il fit naufrage au large de Beni Haoua. Les légendes se contredisent sur le nombre de naufragés, mais toutes s'accordent sur un point : s'il y eut des survivants, il n'en eut que des jeunes filles.

Elles furent recueillies par la population de la région, où elles grandirent parmi les enfants de cette région berbère. L'une d'elles, belle comme le jour, épousa un jeune homme de la région, et donna son nom au village où ils s'établirent, Beni Haoua (les descendants d'Eve).

Abderrahmane Krimi était un enfant de Beni Haoua. Il était d'une famille de notables, qui s'est entièrement dévouée à la révolution. Il y eut vingt sept chahid dans la famille, dont le grand-père, le père, le fils, l'épouse et les beaux-parents. Une autre famille, celle des Miraoui offrit 55 chahid à la révolution.

Abderrahmane Krimi rejoignit naturellement l'ALN. Son nom de guerre était Mourad. C'était un homme puissant, courageux. Il était blond, avec des yeux bleus, ce qui nous avait poussé à l'appeler le fils de la Roumia, son ancêtre hollandaise.

Une mine avait été aménagée à Beni Haoua. Elle employait de nombreux employés, ingénieurs et techniciens, et était surveillée par un imposant dispositif militaire, avec des miradors, des projecteurs, et des patrouilles bien équipées.

Le minerai extrait était acheminé vers le port, puis transporté par bateau. C'est là que l'ALN décida de porter l'attaque. Certes, l'ALN n'avait ni sous-marin, ni homme grenouille, ni navire de guerre. Mais les hommes avaient la volonté de se battre, et un peu d'imagination suffisait pour monter une opération spectaculaire.

Le navire était en rade, au large du port, attendant le chargement. Une unité de l'ALN réussit à s'en approcher, côté mer, ce qui rendait l'intervention des unités chargées de la sécurité impossible. Était-ce le destin ? Le navire, dont un membre de l'équipage fut tué, battait pavillon hollandais, et tout son équipage était hollandais.

### **Corvée de bois**

La corvée de bois est un phénomène connu pendant la guerre de libération. Il est devenu banal. Un moudjahid, fait prisonnier, reçoit l'ordre d'aller chercher du bois. Dès qu'il s'éloigne, il est abattu, dans le dos. Le rapport sur sa mort mentionne simplement qu'il a été abattu pendant une tentative de fuite. Cela permet d'éviter un long procès, et de rendre une " justice " sommaire.

Ahmed Moustache a échappé à une autre forme d'exécution sommaire. Cela se passe à Ouled Hamza, au nord de Ksar El-Boukhari. Les prisonniers étaient utilisés à des travaux pénibles, pour ouvrir des passages dans les zones difficiles, entretenir les routes, ou encore pour travailler sur des chantiers. Sur le chemin du retour, on choisit un passage étroit. Tout le monde descend, comme pour une halte. Les prisonniers sont alors fusillés. Un massacre.

Ahmed Moustache a deviné la manœuvre. Avant que les militaires français ouvrent le feu, il bondit, court en zigzagant, s'abritant derrière les buissons. Par miracle, il échappe à la fusillade. Il réussit à reprendre contact avec l'ALN, qu'il il informe de la banalisation de ces massacres.

L'ALN a décidé d'honorer ces hommes, en leur accordant une sépulture décente. A chaque fois que l'armée française assassinait ainsi des hommes, des moudjahidine se rendaient sur les lieux, les ramenaient et les inhumaient. Mais les autorités coloniales ont, à leur tour, appris que les moudjahidine s'occupaient ainsi de leurs morts. Alors, les artificiers français ont de nouveau prouvé leur savoir-faire. Ils piégeaient le cadavre. Ainsi, dès qu'on retournait le corps, une puissante explosion avait lieu, tuant tous ceux qui se trouvaient près de lui.

Il fallait trouver une nouvelle parade. On utilisait une corde, comme un lasso, pour " accrocher " de loin les pieds du cadavre. On tirait. L'explosion se déroulait alors sans danger pour nous. Mais il fallait subir une épreuve terrible : ramasser les morceaux de ce corps qui, au-delà de la mort, ne trouvait pas encore la paix.

## **Médecins et infirmiers**

J'ai été blessé plusieurs fois pendant la guerre de libération. Cinq blessures légères, et deux autres plus sérieuses. J'ai été touché par un éclat de grenade, mais ma blessure la plus grave remonte à eu lieu en 1959, à Médéa, en pleine ville. J'ai été touché de deux balles au ventre.

Je me trouvais, avec un groupe de moudjahidine, dont Benyekhlef Boucherit, Sabor Benaïssa et Houari Houari, en ville, dans une maison appartenant à un militant, Mustapha Moulay. Nous avons été repérés et la maison encerclée. Il faisait nuit.

Je suis monté sur une chaise, pour regarder par la fenêtre. J'ai vu plusieurs militaires français, de l'autre côté de la rue, en position, au coin de l'immeuble qui se trouvait en face. Un rapide coup d'œil m'a révélé que nous avions peu de chances de nous en tirer. Il fallait tirer par la fenêtre, par surprise, sauter par cette même fenêtre, en profitant de la confusion, prendre tout de suite à gauche, au coin de l'immeuble, et couvrir mes compagnons qui pourraient sauter chacun à son tour. En agissant vite, par surprise, nous avons une chance de nous en tirer.

J'avais une carabine, à un coup. Je demandai à mon compagnon de me passer sa mitraillette, plus efficace. Je tirai, sautai par la fenêtre. Mais j'ai commis deux erreurs. La fenêtre était plus élevée que ce que je pensais. En outre, deux militaires français étaient en position juste sous la fenêtre. Je ne les avais pas vus. Eux non plus. Ce qui m'a probablement sauvé.

En sautant, je suis tombé sur l'un d'eux. Il s'est écroulé sous poids, en criant. Son compagnon se trouvait devant moi. Son visage se trouvait à quelques dizaines de centimètres du canon de mon arme. J'ai tiré instinctivement, le touchant en plein visage.

Les autres militaires français, au coin de la rue, en face, ont alors tiré. J'ai été touché de deux balles au ventre. J'avais eu conscience que j'ai été blessé, et je n'avais plus mes réflexes. En outre, quand j'avais échangé mon arme avec celle de l'un de mes compagnons, nous n'avions pas fait l'échange des chargeurs. Je me suis donc retrouvé avec une mitraille et des chargeurs de carabine.

Je m'abritai au coin de la rue, attendant que mes compagnons sautent. Mais ils s'étaient rendus compte que la maison, de ce côté, était bien gar-

dée. Ils ont donc choisi de passer de l'autre côté. Seul le fils du propriétaire de la maison, un jeune homme vigoureux, Mokhtar Moulay, m'a suivi. Il n'était même pas armé. Il a sauté, et a miraculeusement échappé aux tirs des soldats français.

Se rendant compte que j'étais blessé, il m'a aidé à courir. Il m'a sauvé. Il m'avait suivi, pesant que je le sauverais. C'est finalement lui qui m'a sauvé. Il m'a aidé à marcher, tant bien que mal, pour nous éloigner du lieu de l'accrochage. Il m'a littéralement transporté. Je continuais à me traîner à ses côtés, sur plusieurs pâtés de maison. J'arrivai chez une autre famille qui avait aménagé une casemate dans la maison familiale, toujours en pleine ville. Là, j'étais en sécurité, et rassuré : cette famille avait un fils, Zoubir, qui faisait partie de ma compagnie.

Toute la ville a été bouclée. Une fouille systématique a été organisée dans le quartier, puis dans toute la ville. Des barrages ont été établis, et tous les véhicules étaient systématiquement fouillés. Mokhtar Moulay, mon sauveteur, a réussi à s'en sortir, ce jour là, mais il est tombé plus tard, en chahid. Par contre, son cousin Larbi a été tué ce jour même. La maison de Moulay a été rasée.

De mon côté, j'étais à deux cents mètres à peine du lieu de l'accrochage, dans une casemate impossible à découvrir. Je devais cependant faire face à une situation critique. J'étais seul dans la casemate. Les propriétaires de la maison étaient tous partis. Je ne pouvais compter sur le secours de personne. Mes connaissances étaient rudimentaires. Je savais que le plus grand danger pour un blessé était de perdre son sang. Il fallait donc arrêter l'hémorragie. J'ai utilisé un pansement sommaire, serrant très fort pour arrêter l'hémorragie. Mais je n'avais rien à mettre sur la blessure.

Le seul produit chimique qui me soit tombé sous la main était du DDT. Il était très utile, dans un usage précis : éliminer les poux.

J'eux alors un raisonnement absurde. Puisqu'il tuait les poux, le DDT pouvait aussi tuer les microbes. J'en pris donc une quantité, que j'appliquai sur la blessure. Je bouchai les deux petits trous laissés par les balles avec du DDT. Quelque temps plus tard, la blessure avait pris une curieuse couleur jaune sale. C'est dans cet état que m'a trouvé, deux jours plus tard, le Dr Ould Larbi, un médecin originaire de Djemaa Ouled Cheïkh, dans la région de Aïn-Defla.

Le jeune homme qui m'avait sauvé avait contacté l'ALN, pour les informer de l'accrochage et de ma situation. Les responsables locaux ont alors établi un contact avec le médecin. Un homme s'est présenté chez lui, l'infirmant que sa femme était malade, et qu'il souhaitait que le médecin lui rende visite. Celui-ci a accepté de se déplacer, sans savoir qu'il aurait à soigner un membre de l'ALN.

Quand il s'est rendu compte de la manœuvre, il a été un peu surpris. Mais il n'a pas fait de commentaire. La plupart des médecins acceptaient de travailler pour l'ALN, sans poser de questions. Ils le faisaient volontiers, à la fois dans le respect de leur éthique qui leur commande de ne pas se préoccuper de l'identité du malade, et aussi par conviction. C'était leur participation à la guerre de libération.

Le Dr Ould Larbi a regardé ma blessure, intrigué. Elle avait pris une étrange couleur ocre. Il m'a demandé ce que j'y avais mis.

- Du DDT, répondis-je.

Il m'a regardé pendant quelques secondes. Il n'a rien dit. Mais son visage exprimait clairement ce qu'il pensait de ce traitement. Je ne sais pas s'il l'a réellement formulé, mais, sur le moment, j'ai cru entendre cette réflexion qu'il se faisait à lui-même :

- Du DDT ! Quel con !

Il m'a soigné, dans des conditions difficiles, avec des moyens rudimentaires. Mais quelques semaines plus tard, j'étais d'aplomb.

Ces hommes, médecins, infirmiers, personnel paramédical, ont accompli des miracles. Au sein de l'ALN, ils constituaient un monde à part. Ils avaient un pouvoir incroyable, celui de soigner des hommes sans rien. Ils avaient appris l'hygiène, vécu dans un monde où on parlait de prophylaxie, de prévention, pour se retrouver dans un autre monde où le mercurochrome était souvent le seul remède disponible. Ils ont monté et géré des hôpitaux de fortune dans des casemates, opérant à la lueur d'une bougie, mettant des pansements entre deux embuscades, donnant des conseils aux blessés entre deux rafales de mitraillette. Ils avaient un ascendant particulier sur les moudjahidine.

J'en ai rencontré plusieurs. Beaucoup sont tombés en martyrs. Je citerai Yahia Farès, neveu de Adebrrahmane Farès, qui avait quitté l'universi-

té de Montpellier pour rejoindre l'ALN, Bakir Kadiri, Brahim Triciline, Mahmoud Khouchet El-Djebs, un chirurgien-dentiste, Ali Aït-Idir, Salim Zemirli, Smaïl Boudherba. D'autres sont survécus : Saïd Hermouche, Smaïl Dehlouk, Djillali Rahmoun, Mohamed Bensouna.

## **Journalistes**

La Wilaya IV a reçu la visite de deux journalistes. Le premier, de nationalité française, a affirmé être d'origine hongroise. Il a longtemps cherché à établir le contact avec les dirigeants de la Wilaya IV, disait-il, pour contribuer à faire connaître au monde la lutte du peuple algérien. Il affirmait vouloir partager notre vie pendant quelques jours, poussé qu'il était par sa mission de journaliste et ses convictions humanistes. Il nous a convaincus qu'il était un photographe professionnel.

Sa présence parmi nous était aussi un moyen de nous informer de ce qui se passait dans le monde, car nous étions totalement coupés de l'extérieur. Discuter avec lui nous permettait de savoir ce que pensait le monde de notre lutte, quel était l'écho de notre combat, qui nous soutenait et qui hésitait.

Il nous demanda de lui donner un prénom arabe. Nous avons choisi Djelloul. Il était séduisant. Il devenait sympathique, attachant. Il se pliait en quatre pour faire des photos des moudjahidines, qu'il distribuait généreusement. Il a ainsi réussi à gagner la confiance de tout le monde, en cette période où la photo est parfois le seul souvenir qu'on garde d'un compagnon qui nous a quittés.

Il s'est parfaitement adapté à notre vie. Il partageait, sans rechigner, nos maigres provisions, participait à nos jeux, nous accompagnait dans des déplacements aussi pénibles que dangereux. Il parlait de notre combat de manière élogieuse il s'intéressait à tous les détails, savait susciter les confidences, recherchait les petits détails. Fin observateur, il avait fini par nous connaître de manière étonnante.

Et puis, un jour, il a disparu à la suite d'un accrochage très dur que nous avons subi. Nous l'avons cherché partout, sans résultat. Nous étions qu'il avait été tué. Nous étions très peïnés. Nous avons tenté de



Smaïl Fekkhar, Lakhdhar Bouragaa, avec un journaliste italien. De dos, Si Mohamed Bounaama.

En bas, Ramdane Mekhliufi, dit Bousboo, et Tahar, le mitrailleur qui a abattu deux avions.



faire des recherches pour retrouver sa famille, en Hongrie, pour lui présenter nos condoléances.

Les années sont passées. L'Algérie était indépendante. J'avais failli oublier Djelloul, jusqu'à la lecture des mémoires de Massu. L'ancien tortionnaire a consacré ses plus belles pages à ce " journaliste ", qui avait réussi à nous piéger. Il a gardé tous les négatifs des photos qu'il prenait, ce qui a permis aux services spéciaux français de remplir leurs fichiers.

Le second journaliste était italien. Il s'est rendu en Wilaya IV vers le mois de mai 1960. La rencontre de l'Elysée était en préparation, et l'armée française observait alors une sorte de trêve pour ne pas gêner les tractations en cours. Mais nous n'avions pas d'informations précises. Seul un petit noyau au sein de la Wilaya IV était à ce moment là au courant des discussions.

Le journaliste italien étant arrivé chez nous, nous étions perplexes. Non seulement l'armée française ne tentait rien contre nous, mais aucun mouvement de troupes n'était signalée. Nous sommes alors pris de doute : le journaliste est-il en cheville avec l'armée française ?

Lui-même était très déçu. Il devait initialement rester huit jours, mais il voulait partir au bout du cinquième jour, car il ne se passait rien. Il ne pouvait rester indéfiniment dans une zone où régnait le calme le plus total. Finalement, nous avons été contraints de monter une embuscade fictive : des coups de feu dans la nuit, un semblant d'accrochage, avec des moudjahidine jouant le rôle de soldats de l'armée française, et le tour est joué. Mais je ne sais s'il a été dupe.

## **Guerre totale**

Pour nous, la propagande française était un simple aspect de la guerre. Nous avons appris à faire avec, à la contrer quand nous en avons les moyens. Mais sur ce terrain, le combat était inégal, à l'intérieur. Tout était en notre faveur, mais nous n'en avons pas le moyen d'exploiter les faits d'armes des unités de l'ALN.

C'était à la direction de l'extérieur de tirer profit de notre action. Elle réussit souvent à le faire, mais dans certaines circonstances, notre propre

direction mettait en doute notre action. Des dirigeants en vue ont en effet demandé à M'Hamed Yazid, le ministre de l'Information du GPRA, si les actions que nous annonçons avaient réellement eu lieu...

Peut-être étaient-ils influés par les conditions de vie dans lesquelles ils se trouvaient, et ne voyaient-ils pas la nécessité pour des dirigeants, des officiers de l'intérieur, mener des actions aussi osées alors qu'eux, ayant le même grade, se contentaient d'une vie paisible dans des résidences somptueuses où ils avaient droit à tout le confort.

Mais en Wilaya IV, nous avons affaire à une armée puissante, qui nous livrait une guerre totale. Nous avons évoqué plus haut les données géographiques, politiques et démographiques qui faisaient de la Wilaya IV la région la plus durement éprouvée. L'isolement aggravait notre situation. Etablir le contact avec l'extérieur était aussi difficile que périlleux, particulièrement depuis l'achèvement des lignes Challe et Maurice. S'approvisionner en armes était devenu presque aussi coûteux que le fait de ne pas en avoir.

Nous devons maintenir la pression sur l'armée coloniale, aussi difficile que soit notre situation. Il fallait prouver que l'ALN restait puissante, bien structurée, et que le FLN gardait le contrôle de la population, dans un pays où la Croix Rouge Internationale n'avait pas droit d'accès, où les mouvements de population étaient surveillés.

Un journaliste italien accepta de venir chez nous en 1961. Il partagea notre vie pendant plusieurs semaines, se contenta du pain sec et des fruits que nous pouvions récolter en montagne. Il partageait son temps entre notre compagnie et celles des civils, dans les douars où nous pouvions nous rendre ou lors des réunions que nous organisions avec la population.

A son retour en Italie, il publia une série de reportages qui eurent un grand écho. Il relata notre vie quotidienne, la fraternité qu'il avait décelée chez les moudjahidine, la solidarité de la population. Il décrivit les souffrances de la population, la répression contre les civils, et l'immense espoir de liberté qu'il avait décelé chez les Algériens.

Je ne peux que rendre hommage à cet homme qui avait accompli un travail honnête, mais qui nous rendit un grand service en évoquant simplement et honnêtement ce qu'il avait vu et vécu.

Cette expérience nous poussa à nous occuper davantage de la propagande. Mais nous étions si dépourvus que nos efforts paraissaient dérisoires face à ceux de l'ennemi. Du reste, nous nous sommes rapidement rendus compte du déséquilibre en termes d'informations. Alors que nous arrivions difficilement à nous informer avec précision des mouvements des unités coloniales, nous étions sidérés par la somme d'information que les services spéciaux français étaient en mesure d'accumuler sur les moudjahidine.

Ils réussissaient à savoir ce que contenait la ration d'un djoundi et celle d'un officier de l'ALN, où chacun a dormi et quand, et s'ils dormaient groupés ou isolés, et comment ils organisaient les tours de garde. Ils étudiaient le caractère des officiers, savaient s'il y avait des conflits entre eux ou entre eux et les djounoud, qui était le plus bavard et comment chacun se comportait face à la victoire et à la défaite, qui était le plus expansif et le plus discret. Ils arrivaient à tout savoir sur nous, nos caractères, le comportement de chacun, ses réactions prévisibles. A tout ceci s'ajoutait évidemment la connaissance de nos antécédents politiques, nos familles et nos proches. Ils ont mobilisé des moyens formidables pour acquérir ces informations, mis en place des réseaux d'informateurs, mobilisé des spécialistes du renseignement, des psychologues et autres spécialistes de tous genres, historiens, ethnologues, anthropologues et spécialistes de la guerre classique comme de la guerre subversive.

Peu après l'indépendance, en 1962, je pus entrer dans une caserne. Je vis les cartes accrochées aux murs, les documents, et différents documents, notes, avis de recherches et autres informations sur les moudjahidine. La curiosité me poussa à feuilleter quelques documents. J'y trouvai ma propre photo en tenue militaire. J'étais sidéré. Qui avait pris cette photo ? Où ? Quand ? je trouvai un volumineux dossier me concernant. Il contenait des détails sur ma vie privée et mon activité de militant que même mes proches ne connaissaient pas.

J'avais vécu au milieu de moudjahidine dont beaucoup étaient des analphabètes. Certains avaient appris à lire et à écrire au maquis. Je me rendais compte, maintenant, de l'immense décalage qu'il y avait entre nous et l'ennemi, avec sa technologie, ses spécialistes, ses méthodes d'or-

ganisation, qui s'ajoutaient à des armes accumulées pendant des décennies. C'était une machine qui fonctionnait de manière autonome, une mécanique destructrice qu'il suffisait de mettre en branle pour détruire un peuple et le priver de sa liberté. Je mesurais le chemin qui nous restait à parcourir, mais je me rendais également compte de la grandeur de l'action que nous avions menée.

Cette quête de l'information, et son exploitation, était devenue une hantise, au point de pousser à des formes d'action parfois ridicules. J'en citerai un cas. J'avais peur des serpents. Une de ces peurs instinctives, contre lesquelles on ne peut rien. Connaissant cette faiblesse, un compagnon m'amena un jour une lettre, accompagnée d'un coffret dans lequel j'étais sensé trouver des documents. Quand j'ouvris le coffret, un petit serpent releva la tête. Je m'enfuis à toutes jambes, soulevant l'hilarité de mes compagnons.

Comment la scène est-elle arrivée aux oreilles des services spéciaux français ? Je ne puis le dire. Mais quelques semaines plus tard, un officier français tenta de l'exploiter. Parlant à la population d'un village, il se moqua de moi : " votre officier Lakhdhar Bouragaa a peur des serpents ", dit-il. Je pus vérifier, plus tard, que cette information était soigneusement consignée dans mon dossier.

## **B- LA BATAILLE DE MOKORNO**

### **Opération Couronne**

Fin 1958, la Wilaya IV est au summum de sa puissance. Elle est si puissante, maîtrise si bien le terrain, qu'elle se permet de mettre sur pied des bataillons. Si M'Hamed Bougara a développé une organisation d'une terrible efficacité, qui étend son influence des gorges de Palestro, à l'est, jusqu'à l'Ouarsenis, à l'ouest, en passant par le Dhahra et les monts de Chréa, jusqu'aux confins du Sahara. Les poches contrôlées par les Messalistes ont été éliminées, le maquis de Kobus démantelé. L'ALN régnait en maître sur tout le centre du pays.

Mais les lois de la guérilla sont dures. Cette puissance ne devait durer qu'un moment, et nous imposer d'innover constamment, pour trouver de

nouvelles formes d'organisation. De Gaulle était revenu au pouvoir en France. L'opinion française était convaincue qu'il était capable de lancer des opérations en mesure de liquider l'ALN.

La Wilaya IV était alors dirigée par Si M'Hamed Bougara. Ses adjoints, le commandant Azzeddine, chef militaire, et Omar Oussedik, chargé des liaisons et renseignements, avaient été envoyés à l'extérieur. Oussedik se vit confier un secrétariat d'état. Son poste au conseil de wilaya est demeuré vacant. Azzeddine, sur qui pesait une certaine suspicion, à la suite d'une évasion douteuse, avait été envoyé auprès de l'état-major pour le préserver. Son retour n'était pas souhaité.

Si Salah Zamoun, responsable politique, secondait Bougara. C'était son ami et confident. Si Mohamed Bounaama, ancien chef de la zone 3, couvrant son fief de l'Ouarsenis, devient commandant, adjoint militaire. Il est remplacé à la tête de la zone 3 par le capitaine Youcef Khatib, Si Hassan.

Quand De Gaulle lance les grandes opérations militaires, en 1959, la Wilaya IV est dirigée par :

- Si M'Hamed Bougara, colonel, chef de Wilaya,
- Si Salah Zamoun, commandant, adjoint politique,

Les chefs de zone sont :

- zone 1, région de Lakhdharia, jusqu'à l'est de Chréa : Abdellatif Hamdi, dit Lakehal.
- zone 2, Médéa : Abdellatif Tolba
- zone 3, Ouarsenis : Si Hassan, Youcef Khatib.
- zone 4, Dhahra : Lakhdhar Bouchemaa.

Les événements se précipitent alors. L'opération Couronne est déclenchée en mars 1959 en Wilaya V. La Wilaya IV la subit partiellement dans sa partie ouest, dans l'Ouarsenis. Nous mesurons à peine la portée de cette situation nouvelle que nous apprenons la mort, en mars, des colonels Amirouche et Si Haouès. Si M'Hamed Bougara tombe à son tour, le 5 mai. Et c'est alors que nous devons subir la plus dure opération menée par l'armée coloniale, l'opération Courroie, en Wilaya IV.

C'était un ouragan de fer et d'acier, accompagné d'une marée de soldats aguerris. 60.000 hommes ont été mobilisés par l'armée coloniale pour cette opération.

J'étais alors officier dans la zone 2 de la Wilaya IV. J'ai vécu ce véritable enfer avec mes compagnons. La magnifique machine de guerre mise en place par Si M'Hamed en wilaya IV s'est trouvée brutalement confrontée à une force inouïe, à des unités si nombreuses et disposant d'une puissance de feu si élevée qu'elle s'en trouva disloquée, broyée. Tous les rouages de notre organisation se trouvaient emportés.

Les contacts étaient auparavant réguliers, permanents, et bien organisés. Ils devenaient impossibles. Il n'y avait plus de liaisons entre les unités. On était dans l'impossibilité totale d'organiser une seule réunion. On restait longtemps dans l'ignorance totale du sort des autres unités. Les zones étaient totalement isolées les unes des autres. Chaque unité devait survivre de manière autonome. Une seule règle s'imposait : tenir, survivre, en attendant que l'orage passe. On pensera plus tard à réparer les dégâts.

Livrés à eux-mêmes, les chefs de zones, de secteurs ou d'unités doivent faire preuve d'audace, d'imagination. Confrontés aux dures réalités d'un combat inégal, ils doivent assumer des responsabilités écrasantes, sans ressources, sans approvisionnement, et sans l'assistance de leurs supérieurs hiérarchiques. Ils doivent décider vite, sans disposer des informations nécessaires. Ils sont totalement autonomes, de fait, mais dans les pires des conditions.

Une liaison entre Lakhdharia, ex-Palestro, et l'Ouarsenis prend désormais deux mois, quand elle n'échoue pas. En temps ordinaire, quinze jours étaient largement suffisants pour accomplir le trajet en aller et retour. Il n'y avait plus de ravitaillement, et les stocks de munitions s'épuisaient à un rythme effrayant, en raison des accrochages quotidiens que devaient subir les unités de l'ALN. Un fusil mitrailleur, arme si précieuse, ne disposait plus que d'un seul chargeur.

Seule note positive, si on peut l'appeler ainsi : les accrochages étaient si fréquents qu'on récupérait régulièrement des armes et des munitions auprès des unités françaises. Les armes étaient de même calibre, et on pouvait se servir avec une certaine facilité.

Ceci a d'ailleurs provoqué une curieuse évolution au sein des unités de la Wilaya IV. Celui qui avait une arme venue de l'extérieur en avait littéralement honte. Pas seulement parce que cela signifiait qu'il n'avait pas pris une arme à l'ennemi, mais aussi pour des raisons pratiques. Les munitions n'arrivaient plus de l'extérieur, et ces armes devenaient rapidement inutiles, à l'épuisement des munitions.

C'est un fait qui paraît anodin, mais il a contribué à ce ressentiment envers le commandement de l'ALN à l'extérieur, qui n'arrivait plus à fournir armes et munitions. Par extension, tout ce qui avait trait à l'extérieur était devenu déplaisant, négatif, honteux. A partir d'un certain moment, envoyer un homme de la Wilaya IV vers l'extérieur était considéré comme une marque de défiance, une sanction.

### **Manoeuvres**

La terrible réalité que nous vivions, à la suite de l'opération Couronne, a définitivement ancré cette pensée parmi les hommes, livrés à eux-mêmes. Les consignes de prudence, de discipline, les règles de sécurité les plus élémentaires étaient parfois oubliées, tant la pression était forte.

Ainsi, il arrivait que toutes les unités d'une zone, parfois plusieurs compagnies, se réfugiaient simultanément dans le même secteur, sans savoir que les autres avaient fait le même calcul et se trouvaient tout près. Chaque chef de groupe pense avoir fait le meilleur choix pour se replier, connaître un moment de répit, et s'assurer un minimum de ravitaillement.

En fait, les officiers de l'armée coloniale faisaient eux aussi le même calcul. Ils poussaient délibérément à ces regroupements, qui étaient inévitablement suivis par des opérations spectaculaires. Et nous, en pleine désorganisation, tombions dans le piège. Le résultat en est dramatique pour nous. Ainsi, dans un secteur où un accrochage aurait dû affecter un seul groupe, on s'aperçoit que plusieurs unités sont encerclées, car l'armée française les avait entre-temps poussées à s'y réfugier.

Début 1960, près de Mouzaïa, en zone 2, à la limite des régions 4 et 3, mon groupe s'est trouvé pourchassé par des unités spéciales de l'armée française. La poursuite dura longtemps, mais il n'y eut pas d'assaut. Nous

étions fatigués, épuisés. Nous avons trouvé refuge derrière un buisson, sur un versant rocailleux dominant un minuscule oued. De là, nous pouvions voir la progression d'un fort groupe ennemi qui se dirigeait inexorablement vers notre position.

Je vérifie le camouflage de mes hommes. Il n'y a rien à craindre pour le moment. Les chasseurs ne peuvent nous repérer. Mais ils avancent toujours. Que faire alors ? Tenter une sortie, au risque de nous démasquer, et tenter de nous réfugier ailleurs ? Nous n'avons aucune chance, tant les forces étaient inégales. Attendre là, cloués à notre buisson, jusqu'à la dernière minute, l'ultime seconde ? Je connaissais ces situations, où l'effet de surprise peut être déterminant. Il faisait la décision, aux détriments de la puissance de feu. Ce sont des accrochages à bout partant, où la décision se fait en quelques dizaines de secondes à peine. Ensuite, tenter de passer, en comptant sur la chance, sur l'aide Dieu.

Les soldats français continuent d'avancer. Ils sont là, à une cinquantaine de mètres. J'entends clairement la voix de l'éclaireur, un goumier, prononcer distinctement : " les salopards ont quitté l'oued, ils se trouvent là." Avec sa badine, il désigne le buisson derrière lequel nous nous trouvons. D'un geste instinctif, mes djounoud le mettent en joue, sans le moindre bruit. Intérieurement, chacun prononce la chahada, la profession de foi pour mourir en musulmans. Nous sommes prêts. Nous avons fait ce choix. La mort en fait partie. Elle ne nous effraie pas, bien au contraire. C'est la récompense ultime.

Plus que quelques secondes à attendre, et l'enfer va se déclencher. C'est un moment d'une émotion très forte, mais que nous avons appris à maîtriser au bout de plusieurs années de maquis. Il faut garder son calme, rester lucide, pour prendre les bonnes décisions en une fraction de seconde, dans une situation où le temps se compte précisément en centièmes de seconde.

A ce moment là, nous entendons un éboulis de roches sur notre droite, le long de l'oued, à une centaine de mètres de nous, en amont. Un autre groupe de l'ALN, qui s'était abrité là, probablement la nuit précédente, s'était découvert. Il avait plus de marge que nous pour tenter une sortie. Ses hommes se découvrirent, s'engouffrèrent dans une faille, évi-

tant la fusillade. Le commando de chasse se lança aussitôt à leur poursuite. Cette diversion inattendue nous a sauvés.

Ces moudjahidine qui venaient ainsi de nous sauver nous avaient-ils vus ? Probablement. Avaient-ils tenté cette sortie pour attirer l'attention sur eux et nous sauver grâce à cette diversion ? C'est tout aussi probable. Ils s'étaient rendus compte de notre situation critique. Ils avaient tenu le seul raisonnement qui s'imposait, comme s'ils lisaient dans nos pensées. Allaient-ils survivre ? Aurions-nous seulement l'occasion de savoir qui ils étaient, et pourrions-nous les rencontrer, vivants, pour les remercier ? Aurions-nous, à notre tour, l'occasion de leur venir en aide, un jour ? J'avoue qu'en ces moments difficiles, j'avais des doutes. La pression était si forte qu'à chaque rencontre, nous comptions les survivants, et nous nous demandions qui manquerait à l'appel lors de la prochaine rencontre.

Les temps avaient bien changé depuis l'époque où nous pouvions faire face, de manière frontale, au cours de grandes batailles qui allaient faire la légende la Wilaya IV. En fait, quelques mois seulement s'étaient écoulés. En décembre 1958, nous avons ainsi livré la bataille de Mokorno. Ce fut une bataille terrible, qui s'est étendue sur les derniers jours de 1958 et les premiers jours de 1959. Les soldats français ont passé un réveillon bien particulier dans cette région montagneuse, qui s'étend sur un vaste triangle entre Berrouaghia, au nord, Boghar, au sud, et Derrag, à l'ouest, pour se prolonger encore plus loin, jusqu'aux maquis imprenables de Djebel Ellouh et de l'Ouarsenis.

Lors de cette bataille, j'étais chef de la région 4, zone 2, Wilaya IV, par abréviation 424. Deux autres compagnies se trouvaient dans ma région, la katiba Hamdania, de la région 3 (324) et la katiba Omania, de la région 2 (224), en plus de la katiba Zoubiria, la 424, qui se trouvait chez elle. Cette dernière était la katiba de ma région et se trouvait, de ce fait, sous mes ordres. Plus tard, nous avons appris que la katiba 146 (région 1, zone 4- Wilaya VI), rudement accrochée les jours précédents dans sa région d'affectation, s'était réfugiée dans un secteur limitrophe de notre wilaya.

C'était une concentration gigantesque, pour un mouvement de guérilla, avec près de 600 hommes. Cela constituait une force de frappe redoutable, mais aussi un danger. Les consignes de sécurité auraient du

nous éviter un tel regroupement. Mais à cette époque là, l'ALN était puissante, l'armée coloniale encore incapable de mener des opérations en mesure de nous inquiéter.

### **Fraternité**

La rencontre avait lieu chez nous. Nous avons reçu dignement nos frères de combat des autres compagnies, arrivés à partir du 27 décembre 1958, jour des premières escarmouches. Même si la hiérarchie ne perd jamais ses droits, la fraternité et la joie des retrouvailles dominant. Des groupes se forment, selon les liens de parenté, les affinités. Des moudjahidine retrouvent leurs frères, leurs cousins, leurs voisins, leurs anciens camarades d'école ou des collègues de travail pour les anciens fellahs qui avaient troqué la faucille contre une arme.

Moi-même, j'ai rencontré Abderrahmane, un cousin germain, chef de groupe dans la compagnie 224. Nous n'avions aucune nouvelle de la famille depuis de longs mois, mais nous avons évoqué avec plaisir des souvenirs communs. Parler des siens, évoquer leur tendresse, leurs espoirs, provoquait une curieuse impression dans cet déploiement de force. On pouvait faire la guerre et rester terriblement sensible et émotif.

En signe d'amitié, on s'échangeait de modestes cadeaux. Des ceinturons, des treillis, parfois quelques cartouches pour des armes de calibre identique, des montres, et autres objets sans grande valeur. Mais ce troc revêtait souvent une très grande valeur symbolique. De modestes souvenirs se transformaient bien souvent en pieuses reliques, quand on apprenait que l'ancien propriétaire venait de tomber.

Les responsables et les officiers évoquent leurs charges, parlent de leurs expériences respectives. Le plus humble des moudjahidine relate dans quelle circonstances il s'est emparé de la splendide arme qu'il exhibe fièrement. On raconte ses exploits, modestement ou en faisant le beau, selon les tempéraments. Car les hommes transposent souvent leurs qualités et leurs défauts dans la guerre. Des chuchotements, presque imperceptibles, trahissent la tristesse ressentie à la nouvelle de la mort d'un ami, d'un ancien compagnon.

On dévoile fièrement ses blessures, pour bien montrer qu'on a frôlé la mort. Seul Si Achour ne peut le faire. Il n'ose pas exhiber une cicatrice profonde, très mal placée sur son postérieur. On se gousse de le voir gêné, comme s'il était touché dans sa virilité. Mais son honneur est sauf. La blessure a été provoquée par la mitraille d'un avion.

Discrètement, on observe Madani qui, ostensiblement, met en évidence la cicatrice ornant son bras gauche. Il ne craint pas de retrousser ses manches, été comme hiver, pour bien montrer cette blessure. Petits travers, reflétant la mentalité, naïve mais saine, de ces combattants.

Ce regroupement imposant donne un sentiment de force. Et l'émulation joue un rôle important dans ces situations, y compris entre frères de combat. Mine de rien, avec des formules polies, pleines de tact, on s'informe sur l'armement de la compagnie voisine, on envie un peu l'armement de la katiba 424, dotée d'armes automatiques individuelles et collectives de qualité supérieure, étalées de manière un peu provocante. C'est l'orgueil du combattant, fier de servir dans une unité d'élite. Les moins nantis ont un léger pincement au cœur, et se promettent de nouveaux exploits pour récupérer des armes qu'ils pourront à leur tour exhiber à la prochaine rencontre.

La bonne humeur règne. Nous oublions nos soucis quotidiens, notre fatigue, nos pertes. La communion, la fraternité, la solidarité prennent alors un sens. C'est un moment de grande sérénité, de très forte émotion, durant lesquels le cœur devient léger. Nous sommes heureux. Un bonheur simple et fort. Un puissant sentiment de bien-être, qui envahit tout le monde, et au-delà, la forêt tout entière. Dire que c'est un moment inoubliable a peu de sens.

Je regarde tous ces hommes, et je sais que nos pensées sont les mêmes. On n'a pas besoin de beaucoup se parler. Les attitudes, les tics, les gestes ont plus de signification que de longs discours. Je suis heureux de constater cette détermination, notamment dans le regard des jeunes recrues. L'hymne national, entonné en cœur, prend une dimension que je n'ai jamais connue. Plus qu'un serment, une profession de foi, c'est notre être tout entier qui s'exprime.

Puis, chacun s'endort, l'esprit apaisé, le sommeil peuplé de hauts faits d'armes. Combien d'hommes ont souhaité tomber en martyr tout de suite, pour ne jamais quitter ce sentiment de sérénité absolue qui nous avait envahis !

## Une semaine de combats

Nombre d'entre eux seront exaucés. Car le destin les attendait dès le lendemain, le 28 décembre 1958, lors de la bataille de Mokorno. Dire que ce fut une bataille terrible, dure, est peu de chose. C'est l'une des rares batailles où l'ALN s'est trouvée contrainte d'engager autant d'hommes. Elle allait durer une semaine, sans une minute de répit.

En tant que responsable de cette région 4 de la zone 2, et pour faire honneur à nos invités, j'ai placé ma katiba, la 424, sur la crête la plus exposée avant le lever du jour. Je choisis des positions moins exposées pour les autres katibas.

Nous sommes prêts quand le jour se lève. La dernière étoile, fidèle à son poste, telle un dernier guetteur, s'efface. La vie diurne reprend ses droits. Toute la forêt se réveille, reprenant le cours d'une vie immuable. J'aime cet instant. Toutes les fibres de mon cœur s'émeuvent à l'appel du jeune matin, s'éveillant après un long sommeil. Peut-être est-ce un atavisme enfoui au plus profond de notre subconscient qui fait vibrer des ondes mystérieuses léguées par nos lointains ancêtres. Il est vrai que la rude vie du maquis nous apprend à aimer la nature, une nature que nous comprenons puisque nous vivons à son rythme, respectant son cours éternel

Mais tout à coup, cette symphonie s'éteint. Elle est étouffée par le vacarme assourdissant des hélicoptères transportant les parachutistes. Ce bruit aussi, nous ne le connaissons. Ce n'est plus un hymne à la vie, c'est le glas, le prélude à la mort.

L'aube nous dévoile un important mouvement de troupes, des centaines de véhicules, des milliers d'hommes, qui avancent au loin, venant dans notre direction. Pour le moment, ils apparaissent comme des fourmis, se dirigeant vers un festin. Des fourmis menaçantes, appuyées par d'horribles insectes de fer et d'acier, des avions mouchards fouillant le sol, et dont le vrombissement devient bientôt assourdissant.

La fête va commencer. Je souhaite de tout cœur que ma compagnie supporte tout le poids du combat. Mes hommes connaissent le terrain, ils sont passés maîtres dans l'art du camouflage, et peuvent se dégager très

habilement, tant ils excellent à se confondre avec la nature. Ils sont, en outre, les mieux armés, et sont les plus indiqués pour supporter le choc d'une attaque frontale.

Je me trouve avec le chef de la katiba 224. Nous occupons la crête nord-ouest. Mon devoir de responsable du secteur m'impose de servir de guide et d'éclaireur à nos invités. Ma katiba, la 424, est installée au sud-est, et la katiba 324 plein sud. Une distance d'une heure de marche, peut-être un peu moins, les sépare. Avec mes jumelles, j'observe la progression de l'ennemi. Je situe mentalement l'emplacement des autres combattants.

Consigne absolue : bien se camoufler, ne tirer qu'en dernière extrémité, afin que l'effet de surprise joue en notre faveur. Il nous est impossible de tenter le moindre mouvement sans risque sérieux, car les avions mouchards indiquent immédiatement la moindre velléité de retraite.

Vers sept heures, la tactique de l'ennemi se précise. La compagnie 224 subira le choc le plus important. Je me félicite d'être là, car ma connaissance du terrain peut jouer un rôle efficace, peut-être déterminant. Dans la guérilla, ce facteur constitue, avec la surprise, les deux éléments essentiels du succès.

Les premiers groupes ennemis progressent lentement, mais se rapprochent inexorablement. Nos hommes collent davantage au sol, comme pour s'y enfouir. Ils ne veulent faire qu'un avec la terre, leur terre. Je devine leurs mains crispées sur leurs armes.

Bientôt, on entend les pas des premières unités ennemies, puis des voix, des jurons. Nous connaissons cela aussi, cette volonté de parler, d'entendre le voisin, pour se rassurer, ces plaisanteries, toujours les mêmes, destinées à cacher l'angoisse, la peur.

Vers huit heures, les premières rafales éclatent. La bataille a été engagée par la deuxième section. Je perçois un léger flottement dans les vagues d'assaut ennemies. Certains soldats, frappés de stupeur, s'immobilisent, cloués au sol par une force inconnue. Ils sont morts avant de réaliser ce qui leur arrivait.

C'est l'enfer. La lutte pour la vie. Un ballet macabre, avec un partenaire, la mort, qui réclame son dû et reprend ses droits. Tuer, détruire l'autre, seul moyen de survivre, tirer vite, sauter, tirer encore, garder sa lucidi-

té pour ne pas crier, pour économiser ses munitions, essayer d'être précis, efficace, dans un terrible affrontement, tuer l'ennemi pour qu'il ne tue pas le compagnon. Les mitraillettes crachent rageusement, les grenades déchirent l'air, labourent la terre, broient les chairs.

On tire, on s'acharne sur tout ce qui s'anime devant nous. Tuer pour vivre, ou vivre pour tuer, tout ceci n'a pas plus de sens, car on agit instinctivement. Les gestes s'enchaînent d'eux-mêmes, on ne se commande plus, c'est une force supérieure, peut-être l'instinct de survie, qui dicte nos gestes, règle nos attitudes en ces instants où la mort est là, si proche, fauchant de jeunes hommes dans la force de l'âge, des hommes qui ont des familles, des proches, des enfants, des personnes qui, la veille encore, riaient, s'amusaient, souriaient à la vie et élaboraient des projets. Tous les visages se ressemblent quand, tout à coup, ils s'immobilisent, fixant l'éternité ; les cris de douleur sont les mêmes, les corps tombent l'un sur l'autre, s'enchevêtrent, dans une sorte de fraternité de l'au delà.

Peut-être déjà se retrouvent-ils la main dans la main dans un autre royaume. Mais on n'a pas le temps d'y penser. Il faut encore plonger, puis se relever, semer la mort, tous gestes accomplis instinctivement, dans un état de semi-conscience. Il semble impossible de survivre dans cet enfer. Combien dure-t-il, ce corps à corps ? Je ne sais, car les minutes deviennent des heures, et les heures des secondes !

Une brève accalmie. Un court instant de lucidité pour faire le point. Pas de bilan, car on n'a pas encore les informations nécessaires. Juste un constat. L'affrontement rapproché a eu un effet positif. Il nous a évité une intervention de l'aviation, qui aurait pu être meurtrière.

Rapidement, un signal de repli est transmis. Il faut faire vite, afin d'éviter une réorganisation des troupes ennemies qui seraient tentées de nous fixer sur ces lieux mêmes, avec l'appui de l'aviation. Ordre de dispersion immédiate, par petits groupes, couverts à tour de rôle par le groupe arrivé le premier dans une position favorable. Courses désordonnées, faite de zigzags hallucinants, de sauts brutaux, de bonds, de gestes acrobatiques, d'arrêts brusques pour cracher encore une fois la semence de mort. Là, en cette fraction de seconde, le destin joue son rôle, salutaire ou tragique. De sa main puissante, il crochète une cheville, et c'est la chute, mais aussi la vie sauve. De son souffle puissant, il vous crie de courir plus vite : c'est la mort !

## **Monstres**

Aussitôt, un bruit d'enfer reprend, couvrant la hargne sèche des rafales d'armes automatiques. L'aviation intervient, s'acharnant sur les positions abandonnées quelques minutes auparavant, encore chaudes du feu du combat et du sang des martyrs. Les T-6 apparaissent, la face grimaçante d'un tigre dessinée sur l'avant de la carlingue. Ils effectuent leur piqué, aussi beau qu'effrayant, dans un bruit d'enfer. L'effet psychologique est paralysant. La gueule du monstre semble vouloir nous déchirer. L'homme le plus courageux, le plus brave, ne peut contenir un frisson de terreur.

Affronter un homme, oui, mais un être fantastique, c'est au-delà de nos forces. Rien ne manque pour forcer la ressemblance, avec les yeux flamboyants de cruauté, les crocs acérés, les longues moustaches puissantes, le mufler d'ou s'échappe une légère vapeur. Hallucination ou réalité, l'avion s'anime de toute la puissance de ses mille chevaux, lancé à cinq cent kilomètres à l'heure. L'effet est saisissant. Il nous arrive de pousser, inconsciemment, des cris de frayeur, des plaintes. Les blessures de l'âme provoquent les mêmes réactions que les meurtrissures de la chair. Certains se plaquent au sol, la face contre terre, les paumes des mains collées aux oreilles, signe de protection dérisoire. D'autres, hélas, courent en tous sens, et se font impitoyablement faucher par le monstre déchaîné qui crache de la mitraille et des roquettes. De loin, les mortiers suivent notre repli, allongeant leur tir au fur et à mesure que nous éloignons. Leurs obus signalent notre présence, et les tigres n'ont qu'à suivre cette trace, pour se précipiter à la curée. Les rochers éclatent, la terre se soulève en larges mottes. Parfois, un corps désarticulé frémit de mouvements saccadés, tel un pantin livré aux mains d'un enfant. Parfois encore, il est déchiqueté.

Malgré tout, la deuxième section de la katiba 224, durement éprouvée, réussit son opération de repli, et se regroupe tant bien que mal deux kilomètres plus loin. A ce moment là, l'ennemi, dans sa quête intensive de victimes, découvre la première section. Un autre secteur de combat s'anime alors. La mort a choisi ses victimes. Elle dirige encore ce spectacle fascinant.

Une dizaine de T 6 s'engagent, et piquent, au ras du sol, sur l'objectif désigné. Ils apparaissent tout d'un coup, derrière un piton, comme sortis du néant, lancent leurs rafales meurtrières avec précipitation, continuent sur leur lancée, et tournent comme dans un manège forain. Les bolides se succèdent, on arrive même à les reconnaître dans cette ronde infernale.

La première section, clouée au sol par ces monstres puissants, ne peut se dégager. Nous tremblons pour sa survie. La rage étreint nos cœurs devant notre propre faiblesse. Mais à notre étonnement général, un tigre, frappé à mort par le mitrailleur de la section, s'écrase dans un oued situé en retrait. Immédiatement, son frère de race le suit sur le chemin de la mort. Le panache blanc du parachute jaillit aussitôt dans le ciel éclatant. L'avion s'écrase dans un bruit terrifiant, et une gerbe de feu et de fumée nous signale l'exploit peu commun du mitrailleur qui, par deux fois, a réussi à neutraliser le monstre d'acier. Un sentiment de fierté légitime nous envahit. Intérieurement, nous poussons un " vivat " puissant, mais sans aucune sonorité.

Ce signe du ciel exalte le moral des hommes. Cette protection surnaturelle accordée à nos djounoud déshérités stimule l'ardeur, raffermi le courage, et chacun regarde l'avenir autrement. En quelques secondes, le sentiment d'impuissance s'était estompé, et une formidable énergie nous animait de nouveau. Le mitrailleur de la première section de la compagnie Omaria, Tahar, mérite tous les éloges. Son exploit rejaillit immédiatement sur la katiba 224, lui offrant un prestige immense. Il a abattu les deux avions sans changer de position de tir, ni même de chargeur.

La section se dégage alors sans encombre, car le commandement français a mis fin aux attaques aériennes. Les officiers français devaient supposer que nous étions puissamment armés, et n'ont probablement jamais envisagé l'hypothèse selon laquelle les deux avions avaient été abattus par un seul homme.

Immédiatement, la plupart des hommes se rendent, au pas de course, auprès du premier avion abattu. Il est presque intact. Il repose en travers de l'oued, curieuse passerelle reliant les deux rives. Les buissons déchiquetés constituent les piliers de ce pont improvisé. Il n'y a pas eu d'impact au sol, donc pas d'explosion.

A leur poste de combat, les trois occupants de l'avion, morts, veillent encore le cadavre de leur engin. Ce tableau macabre donne encore une impression de vie. Le moteur fume, et l'hélice centrale continue de vibrer, comme si ce grand oiseau s'apprêtait à reprendre son envol.

Il faut agir vite, récupérer l'armement et tout ce qui peut être facilement enlevé, avant un incendie, toujours possible. Les précieuses bandes des mitrailleuses, de calibre 7,65, soigneusement retirées, alimenteront nos fusils mitrailleurs 24/29. Notre butin s'élève à 14.000 cartouches intactes. Une aubaine extraordinaire. Dans les engagements en cours, ces munitions nous permettront de mettre hors de combat bon nombre d'ennemis et, peut-être, d'autres avions, eux aussi remplis de munitions. On peut toujours rêver, quand le vent devient ainsi favorable.

Nous récupérons quelques fusils, dont l'état n'inspire cependant guère confiance. Cette carcasse, cercueil de fer pour ses trois occupants, n'offre plus d'intérêt pour nous. Il faut vite retrouver l'autre appareil et son pilote qui a réussi à s'éjecter et à sauter en parachute. Le monstre d'acier gît à trois cent mètres de là. Il s'est disloqué, et sa carlingue flambe encore. Je vois une plaque, avec deux mots : " construction ", et " Chicago ". Je ne savais pas ce qu'était Chicago !

Malgré notre insistance, nous ne pouvons rien en tirer. La chute n'a rien épargné. Des morceaux de tôle, des pièces d'armatures jonchent le sol dans un rayon de cent mètres. Les munitions broyées, écrasées par la force de l'impact, ne sont plus d'aucune utilité.

Mais déjà apparaissent dans le ciel des hélicoptères, à la recherche du parachutiste tombé dans le douar tout proche de Aïn Zeboudja. Il faut donc décrocher. Le repli s'effectue en direction de la position de la kati-ba 424. Le transport des blessés s'avère toujours difficile, et ralentit notre marche. Le soleil se trouve maintenant au zénith. Notre retraite dans la forêt nous éloigne déjà de plus de deux heures de marche du secteur de combat, où les parachutistes fouillent rageusement le moindre fourré, le doigt crispé sur la détente, prêts à lâcher la mort. Les avions tournoient autour des points suspects, insistent et mitraillent tout ce qui ce qui semble bouger. Mais ils ne peuvent nous localiser. Nous sommes loin. Les blessés reçoivent les premiers soins, et le regroupement s'effectue petit à petit.

A la tombée de la nuit, un premier inventaire des pertes nous donne le bilan suivant : sept morts, trois blessés graves, cinq légèrement touchés. L'ennemi, de son côté, a payé chèrement ce premier contact. La katiba 224 a fait honneur à l'ALN. Le mitrailleur de la katiba Omaria reçoit les félicitations admiratives de tous. Les larmes aux yeux, il ne sait que dire, et se contente d'étreindre tendrement son arme.

Dans le courant de la nuit, le contact a été établi avec les katibas 424 et 324, témoins impuissants de la bataille. Mais elles avaient fait le bon choix, en évitant de s'engager. Les consignes étaient claires à ce sujet, malgré leur dureté apparente. Quand un accrochage devient inévitable, il faut laisser l'unité engagée se tirer d'affaire, sans révéler la présence d'autres unités. Cette directive découlait d'un autre principe, bien connu des mouvements de guérilla : éviter systématiquement de s'engager dans des batailles imposées par l'ennemi, tenter toujours de choisir le lieu et l'heure du combat. C'est pour cela qu'en ce 28 décembre 1958, seules deux sections ont fait face à l'assaut alors que trois compagnies se trouvaient dans le secteur.

### **Inégalité**

Mais les autres unités allaient avoir l'occasion de faire le coup de feu. Car l'ennemi, sentant la proie toute proche, bivouaquait sur les lieux même. Durant la nuit, je pouvais voir la lueur des feux de camp. J'entendais parfois des éclats de voix et des bribes de conversation.

Je me rendais aussi compte du dénuement de mes hommes, comparés à ceux d'en face. J'imaginai la ration des soldats français, avec une soupe chaude, un morceau de viande, du pain frais, et un bon quart de café chaud. Je grignote un morceau de galette, maigre et dure. Je me console en pensant que le lendemain, l'estomac léger ne constituera pas un handicap dans la bataille.

Je regarde autour de moi. Les hommes dorment, harassés. Ils sont pelotonnés dans leurs kachabia, allongés au gré de la clairière. Ils ont besoin de ce repos pour faire face durant les journées difficiles qui s'annoncent.

Les opérations de ratissage se poursuivent durant trois jours, du 29 au 31 décembre. Elles ne donnent lieu à aucun accrochage significatif. C'est en fait un jeu du chat et de la souris qui se poursuit, un jeu du chasseur et de sa proie avec, comme enjeu, la mort. Les marches de nuit nous mènent à des positions diamétralement opposées à celle de la veille, nous permettant de brouiller les pistes, en attendant l'occasion de briser l'encerclement.

Durant la journée, il faut se camoufler, rester immobile, invisible, tout en suivant le mouvement des troupes françaises. Tenter, à travers ces mouvements, d'anticiper, de savoir comment sera organisée l'attaque, si elle doit avoir lieu, d'où elle partira, comment s'y dérober. On essaie de deviner la pensée de l'autre, on adopte sa manière de raisonner, logique, cartésienne, qui présente ses propres faiblesses. Il faut trouver un refuge là il pensera : " c'est impossible, ils ne peuvent tenir ici ", et avancera des arguments imparables pour le justifier. A la jumelle, nous observons les unités françaises dédaigner notre cache, justement parce qu'il est impossible de s'y cacher, pour se rendre là où nous étions la veille. Mais eux aussi finiront au bout du compte par lire dans nos pensées et deviner notre démarche.

Dans la nuit du 31 décembre, les trois katibas se regroupent à la limite est de zone de Mokorno, un nom qui deviendra célèbre. Ce choix est contraire à tout ce qui est enseigné dans les écoles de guerre. Mais ce jour là, il a été le bon choix, parce que totalement inattendu pour l'adversaire. Cette concentration si proche d'une zone de combats est probablement un fait unique de la guerre de libération.

Nous nous rendons au douar Mehadjbia, entre Berrouaghia et Zoubiria, ex-Brazza. Un modeste repas nous y attend, œuvre de nos commissaires politiques, ces hommes qui ne se reposent jamais, qui repartent à la quête quand les moudjahidine, terrassés, ne pensent qu'à trouver un peu de sommeil.

### **Bataillon Ben Badis**

Les officiers français ne peuvent imaginer que nous sommes paisiblement installés dans un douar, chez de paisibles fellahs, alors qu'ils tournent en rond, depuis trois jours, à fouiller les buissons pour nous retrouver.

Chaque groupe, composé d'une douzaine d'hommes, se voit désigner une maison où manger et passer une partie de la nuit. Les guetteurs sont en place. Les consignes sont transmises, mot de passe, directives en cas d'accrochage. Les hommes peuvent se reposer.

Les officiers se réunissent. Ils décident, pour la première fois, et à titre tout à fait symbolique, la création du premier bataillon de la Wilaya IV, qui portera le nom de Ben Badis. Pour commémorer cette décision, j'en arrive à souhaiter une grande opération, qui verrait le bataillon connaître son baptême du feu. Le destin exauce mes vœux. Et bien au-delà, malheureusement.

Durant la nuit, nos patrouilles signalent un important mouvement de troupes. L'alarme est rapidement donnée. Il faut quitter le douar, abandonner ce calme pour de nouvelles marches harassantes. Le redéploiement est rapide. Chaque section avait déjà reçu ses consignes. En quelques minutes, les chaumières se vident. Plus rien n'indique notre passage.

Le commandement français a mis les grands moyens. Chars, engins blindés, artillerie, et des milliers d'hommes. La voie que devait emprunter la katiba 424 est occupée par d'importantes forces françaises. Il lui faut rebrousser chemin, pendant que les deux autres katibas prennent position aux endroits prévus.

Quand pointe l'aube de ce 1er janvier 1959, les katibas sont en place. Des émissaires font continuellement la navette, transmettant les maigres informations que nous pouvions récolter à partir de nos observations. La 324 occupe le sommet de la crête de Mokorno, la 224 se trouve sur un piton, à 500 mètres, vers le sud-ouest, et la 424 en contrebas de Mokorno, à la limite de la forêt, le dos à la plaine. La position est très difficile à tenir en cas de bataille, mais elle ne peut faire autrement. Elle tente de trouver un passage, pour parvenir à une position plus favorable. Mais la nuit précédente, une compagnie de la Wilaya VI, la 146, sévèrement accrochée par l'armée française durant la journée, s'était repliée dans le secteur, et se terrait entre les positions des katibas 424 et 324. Et c'est ainsi que sur un terrain de quelques kilomètres carrés, se trouvaient concentrées quatre katibas de l'ALN, dont certaines ignoraient les positions respectives des autres, et en ignoraient même la présence !

L'état-major français a réussi à détecter le mouvement de la katiba 424. Alors qu'une aube blafarde se lève, que les hommes sont transis de froid, une grande opération de ratissage est lancée. Lentement, hommes et engins se déploient. Comme consciente de ce danger, la forêt tarde à se réveiller. Elle est étrangement silencieuse. Je sens nettement cette absence de bruit, tant j'étais devenu familier de ces moments que j'aimais beaucoup. C'est comme si la forêt avait peur. Elle était dans l'attente d'un grand évènement.

Ce silence se répercute sur le comportement des hommes. On se sent tendu. On essaie de trouver des signes prémonitoires, des indices auxquels on s'accroche, pour se convaincre qu'on va s'en sortir, et d'autres, qui provoquent l'abattement, si on y décèle une fin toute proche.

1er janvier 1959. Une manière curieuse de présenter et de recevoir des vœux. La seule offrande qui s'impose, c'est la mort. Et le cadeau le plus probable, c'est un grand voyage, le plus grand.

Les premiers coups de feu déchirent le silence de la forêt vers sept heures. Simultanément, les katibas 424 et 146 affrontent les éléments avancés de l'armée française. De notre position, je peux suivre, à la jumelle, les combats, mais je ne sais pas quelles sont les unités engagées. Ce n'est qu'une heure plus tard, vers huit heures, que les premiers voltigeurs parviennent vers nous et nous décrivent la situation.

Le plan de l'ennemi se dessine petit à petit. Il concentre ses blindés sur une ligne se situant entre nos positions et la forêt la plus dense, celle qui était considérée comme une zone interdite. Pour le moment, il veut nous fixer sur nos positions, pour nous empêcher de nous replier vers une zone où la forêt est plus dense. Dans une seconde étape, il compte nous bouter hors de la forêt, vers des zones découvertes. Là, nous n'aurions aucune chance. Ignorant notre position sur la crête du Mokorno, des unités françaises effectuent un large mouvement circulaire pour venir y prendre position.

Pour nous, une seule démarche s'impose, à l'évidence. Il faut, à tout prix, forcer le barrage d'acier, trouver un passage, y engager une compagnie, en la couvrant par un feu nourri. Dès que cette katiba aura franchi le rideau, elle mènera des actions de diversion, harcèlera les unités fran-

çaises, pour empêcher des regroupements, et permettre aux autres katibas d'emprunter le même chemin ou de tenter des sortes similaires.

Mais nous n'avons guère le temps de mettre ces plans à exécution. L'artillerie et l'aviation entrent en jeu à leur tour, pilonnant chaque pouce de terrain. Les quatre katibas se trouvent alors impliquées, simultanément, dans la bataille.

J'avais secrètement souhaité que le bataillon Ben Badis mène une action d'éclat, avec la participation des quatre compagnies. Mon voeu était exaucé, mais dans quelles conditions ! De plus, il avait une compagnie en renfort, la katiba 146. Quel destin avait amené cette katiba sur les lieux ? Ces hommes, habitués à combattre dans des zones découvertes, plus au sud, avaient pensé trouver un peu de répit dans cette région boisée, située en dehors de leur Wilaya. Ils avaient trouvé un déluge de feu.

Quel destin a placé les katibas 424 et 146 côte à côte ? Se croyant attaquées, elles ont répondu simultanément, déployant une puissance de feu jamais soupçonnée. Même le général Massu, qui dirigeait personnellement l'opération, ne pouvait s'attendre à une telle riposte.

Je reste avec la katiba 324. Du haut de la crête Mokorno, nous dominons la scène de combat. Il était temps de tenter une sortie. Mais notre première tentative de nous frayer un passage se solde par un échec. Alors que nous arrivions tout près du but, nous sommes tombés sur une concentration de blindés, qui nous barrait l'accès à la zone interdite. Il est impossible d'affronter ces monstres.

Nous revenons rapidement à nos positions antérieures. Le combat, au corps à corps, s'engage avec les paras. Les mitraillettes crachent la mort, à bout portant. Il n'y a plus de ligne de front. Là encore, la décision se joue en une fraction de seconde. Un mouvement, une rafale, un homme tombe, on saute sur son arme, car nos munitions s'épuisent, et abattre un adversaire signifie à la fois un sursis et une chance supplémentaire, car on a une nouvelle arme. Dans la tragédie, la même arme sert tantôt à tuer des hommes de l'ALN, tantôt des hommes de l'armée française. Certains hommes ont changé leur arme une dizaine de fois en ces journées terribles.

Les paras décrochent. Ils doivent faire le point, et établir le bilan. Pour nous, cela signifie que notre position va très vite être la cible de l'artillerie

et de l'aviation. Nous abandonnes la crête, pour nous mettre en position en contrebas. Nous nous plaquons au sol, cherchant un abri dans la moindre anfractuosité, le moindre accident de terrain.

L'aviation entre aussitôt en jeu. Elle cible le sommet de la crête, comme prévu. Bombes, roquettes, mitraille. On se blottit comme on peut. On n'a même pas le temps de lever la tête. On entend seulement le bruit d'enfer, les roches éclatent, des mottes de terre dévalent la pente, des branchages nous atteignent. Mais peu importe. Il faut serrer les dents, garder son calme, ne pas céder à la panique. Il faut occuper son esprit ailleurs en ces minutes interminables. Il ne me reste plus que le tiers d'un chargeur. Il faut que je récupère une nouvelle arme, le plus vite possible.

### **La crête de la survie**

Dans un dernier vrombissement, les avions s'éloignent, leur besogne accomplie. Je compte mentalement jusqu'à dix, puis je regarde autour de moi. Les hommes sont là, éparpillés, se distinguant à peine du sol. Un signal, et tout le monde s'élance, pour reprendre pied au sommet de la colline, avant l'arrivée des parachutistes. Cette crête est devenue l'enjeu à travers lequel se jouera notre sort.

Nous avons à peine atteint l'objectif que les paras se présentent, sur le versant opposé. Ils avaient tenu le même raisonnement. Le choc est brutal. L'affrontement est d'une férocité incroyable. Pour nous c'est une question de survie. Pour eux, il faut aussi survivre, et sauver leur réputation d'unités d'élite.

Cette fois, un autre impératif s'impose à nous : ne pas rompre le combat. Il faut imposer aux parachutistes la poursuite d'un combat rapproché le plus longtemps possible. C'est le seul moyen d'éviter le retour de l'aviation. Nous préférons ce combat contre des troupes féroces, aguerries, bien entraînées, plutôt que le retour des monstres en acier.

Mais encore une fois, l'adversaire tient le même raisonnement. Les parachutistes essaient de décrocher. Ils ont de la peine à se débarrasser de ces sangsues qui collent à eux. Nous réussissons pendant un moment à maintenir un contact direct. Ils reculent, nous avançons. Mais pour aller où ? Progresser jusqu'où ? Comment maintenir ce contact jusqu'à la nuit ?

Les paras réussissent à décrocher. Il faut se replier, vite, mais pas vers la crête. Dans quelques minutes, elle serait la cible d'un nouveau bombardement. L'accrochage avec les paras avait à peine cessé que les avions déversaient la mort sur la crête. Il faut faire le mort, attendre. Et aussitôt que les avions se sont éloignés, repartir vers la crête, au pas de course. Grimper, pour prendre les paras de vitesse.

Ce chassé croisé se poursuit une dizaine de fois. Le même manège de la mort se répète, inlassablement. Une fois, nous sommes arrivés sur la crête en même temps que les paras. Comment se fait la décision ? Qui va l'emporter durant ces quelques secondes où le destin peut basculer dans un camp ou un autre ? Peut-être est-ce notre désespoir qui l'emporte, dans cette ronde infernale de la mort.

Vers midi, en pleine mêlée, je tombe sur mon cousin, Abderrahmane. Il était gravement blessé. Il n'avait plus de bras. Un garrot rapidement placé au milieu de son avant-bras bloquait partiellement l'hémorragie. Il me demande de lui procurer une arme. Je vois tout de suite que sa blessure ne lui laisse aucune chance de s'en servir. Je désigne deux hommes pour l'aider. Je ne devais plus le revoir vivant. Ni lui, ni les deux hommes chargés de l'aider. Il s'agit de Aïssa Boutoumi, d'El-Omaria, et Fodhil Mabel, de Médéa.

Des responsables de compagnie m'ont rejoint, pour une petite réunion de concertation. Rabah, de Chebli, commandant de la katiba Omaria, la 224, Sadj, de Charchell, adjoint de Hamdane, commandant de la katiba Hamdania, la 234. Un groupe de moudjahidine était dispersé autour de nous.

Au moment où ils arrivent, un avion nous a mitraillé. On se plaque au sol. Peu après, je me relève. Rabah est toujours allongé, face contre terre. J'allonge le bras, et le retourne. Ma main est pleine de sang. Il a été touché à la tête. Mort sur le coup. Morts aussi : Benaïssa Benseffar, chef de section au sein de la compagnie Zoubiria, Sadj, adjoint du chef de la katiba Hamdania, deux chefs de section de la katiba Hamdania, Ahmed El-Mtine, de Koléa, et Larbi, de Beni Tamou.

On n'a guère le temps de s'occuper d'eux. La mêlée reprend, confuse, indécise. Il y a des flottements de part et d'autre, des actes de bravoure

inouïs, d'une témérité incroyable. Tout ceci pour une crête, un bout de terre perdu en pleine forêt, qui sera arrosé d'un sang généreux, avant que la nature ne reprenne le dessus. Bientôt, l'herbe sera de nouveau verte, les arbres repousseront, les animaux reprendront leur vie en ce lieu même, alors que les héros ne seront qu'un souvenir de cette journée tragique.

La réunion n'aura pas lieu. A partir de midi, je cherche désespérément à organiser une petite concertation pour voir comment forcer le passage. Je ne pourrai discuter avec quelques hommes que vers dix sept heures. Car durant tout l'après-midi, le même scénario se répète. Le Ciel nous accordera-t-il quelques instants de répit ? Je n'ai jamais autant souhaité que la nuit tombe comme ce jour là. Mais l'adversaire ne peut nous laisser de répit. Il sait qu'il a une chance unique de porter un coup sérieux à la Wilaya IV.

Je regarde le soleil, qui semble ralentir sa course, pour prolonger nos souffrances. Il est quinze heures. Nous rompons le contact une nouvelle fois, pour regagner nos abris. Je retrouve un tronc d'arbre, abri précaire, mais qui s'est révélé efficace. Nos effectifs diminuent à vue d'œil. Le nombre de blessés augmente. Je vois les visages hagards, pâles, les yeux cernés des djounoud. Le sang macule les tenues, la sueur et la boue colent aux visages, leur donnant l'apparence d'hommes des cavernes.

Je n'ai pas le temps de terminer mon inspection sommaire. Les avions reviennent. L'artillerie s'en mêle aussi. Son tir est précis. L'adversaire veut en finir. Il donne l'impression de vouloir raser définitivement la crête. Près de trente minutes de bombardement incessant, et l'intensité du feu ne diminue guère. C'est un vacarme infernal. Le sommet explose littéralement sous l'avalanche de feu.

Enfin, le feu diminue d'intensité, puis s'arrête. On se décolle prudemment du sol. Les hommes lèvent la tête, scrutent le ciel. Personne ne bouge. Peut-être est-ce un piège. J'imagine qu'il n'y aura pas de course de vitesse avec les paras, que l'aviation et l'artillerie attendent simplement le moment où nous sommes sensés revenir au sommet de la crête pour reprendre le tir. Peut-être aussi est-ce la fatigue, la lassitude, qui nous ont retardés. Un retard salutaire, car aussitôt, le bombardement reprend, un nouveau déluge de feu, auquel on ne s'habitue jamais.

C'est un jeu de loterie avec la mort. Le feu cesse. Une, deux, cinq minutes. Il faut y aller. En comptant sur la chance. On ne peut plus attendre, car si les paras arrivent avant nous là haut, sur la crête, nous sommes faits. Je ne vois comment nous pourrions la reprendre. Nous nous élançons, mais l'adversaire nous a précédés. Il a bénéficié de ce moment d'hésitation pour nous devancer.

Les quatre compagnies combattent désormais côte à côte, à trois cent mètres en contrebas. Peu d'officiers et de sous-officiers ont survécu. La katiba 224 a perdu son chef et deux chefs de section, la 146 son chef et trois chefs de section, la 324 a perdu deux chefs de section, un troisième, blessé, a été fait prisonnier, et un adjoint est porté disparu, alors que la 424 a perdu deux chefs de sections.

### **La crita**

Je suis le seul officier vivant. Je suis légèrement blessé à la tête, par un éclat d'obus. Un peu de sang a coulé. Un compagnon, m'ayant vu, pensait que j'étais mort. Il en a informé ses compagnons. A la fin de la journée, la majorité des hommes me croyaient mort.

Le jour commence à décliner. Je sens le poids écrasant de cette responsabilité qui m'échoit. Mais je n'ai pas le temps de réfléchir, car notre obsession est là : il faut coûte que coûte reprendre la crête, avant que les paras ne reçoivent des renforts et la transforment en un bastion imprenable. Il fut la reprendre avant la tombée de la nuit. Quel qu'en soit le prix. Autrement, ils vont nous exterminer.

Sur le flanc gauche, on me signale un fort contingent de paras qui progresse vers nous, appuyé par des blindés. Argument supplémentaire pour agir vite, très vite, avant que les paras ne puissent s'implanter massivement en cet endroit qui me hante, la crête.

Combien de fois ce mot a été prononcé, en arabe, en français ? La crête, la crita, peut importe. Il désigne un endroit devenu indispensable pour l'adversaire. Pour nous, c'est la survie. Il est si près, mais si difficile à atteindre.

Ma décision est prise. On va prendre cette crête tout de suite, pour préserver ce mince fil qui nous lie à la vie. Car les unités françaises avan-

cent vers nous, nous encerclent de tous côtés. Ce sont des vagues d'assaut qui se dirigent vers nous, inexorablement, refermant l'étau. Et là haut, sur la crête, une unité de paras, qui est en train de nous décimer. Un para, nous narguant, s'est adressé à nous, pour nous demander si nous avons des munitions. Il portait un chapeau.

Un moudjahid, un tout jeune homme, à peine seize ans, décida de descendre le parachutiste. Il s'approcha de la crête, en rampant. Il fut surpris pas d'autres soldats, plaqués sur le côté. Ils tirèrent sur lui, mais il se jeta dans une crevasse, et s'en sortit miraculeusement indemne. Il avait une petite radio, qu'il perdit dans sa chute.

Il revint vers nous. Puis, poussé par son culot, il décida de repartir à la recherche de sa radio. " Je ne la leur laisserai pas ", dit-il. Il se mit de nouveau à ramper, puis disparut. Il n'est pas revenu. A cause d'une radio qu'il voulait récupérer.

La première ligne des paras qui nous encercle en bas agit comme à l'entraînement. Une salve de mitrailleuse, puis ils se plaquent contre le sol. Ceux de la deuxième ligne lancent ensuite leurs grenades, à distance réglementaire, se plaquent à leur tour au sol. Enfin, arrivent les " nettoyeurs ", avec mortier de campagne et fusil-mitrailleur. Ils agissent méthodiquement, sans se presser, comme ils l'ont appris dans les manuels d'entraînement.

Comment échapper à ce rouleau compresseur qui nous broie petit à petit ? Je donne l'ordre à tous les chefs de groupe l'ordre de diriger une prière collective. Puis je recense les fusils mitrailleurs. J'organise une ligne de feu qui concentre son tir, salve sur salve, contre la crête. Nous avons 22 pièces collectives en tout. Pour une fois, nos mitrailleurs doivent utiliser leur puissance de feu pour empêcher les paras de s'opposer à notre avancée vers la crête. Ainsi nous permettront-ils d'arriver le plus près possible du sommet. S'il y a une velléité de résistance, une deuxième ligne de feu sera mise en place tout près de l'objectif.

Vers seize heures, le dispositif est en place. Je dispose quelques hommes valides en contrebas, pour freiner, si possible, la marche de ceux qui arrivent pour nous encercler, en vue de retarder l'étau qui se referme.

Je donne le signal. Cette fois-ci, le feu vient de nos rangs. Un feu terrifiant, caractéristique des vagues d'assaut. Toute la puissance de feu dont

nous disposons est concentrée sur la crête. Et la chance tourne en notre faveur. Le commandement français, en contrebas, ne peut pas imaginer que ce feu puissant vient de nos rangs. Il n'imagine pas que nous disposons d'autant de fusils mitrailleurs. Il en déduit que ce sont les paras qui partent à l'assaut pour prendre la crête. Pensant leur venir en aide, il donne l'ordre aux blindés de nettoyer le sommet de la crête, avec leurs armes de gros calibre. Et c'est ainsi qu'à notre grand étonnement, la crête est balayée d'un feu nourri provenant des blindés se trouvant alors sur notre gauche.

Dès que le feu cesse, nous gravissons la pente au pas de charge. Encore une fois, nous reprenons Notre crête, alors que la nuit commence à tomber. Les blindés français ont fait de terribles dégâts parmi les parachutistes, les forçant à se retirer, laissant leurs morts sur place. Il faudra de longues minutes au commandement français pour se rendre compte de son erreur. Leurs officiers devront se réunir, faire le bilan des dégâts, et se montrer prudents à l'avenir.

Pour le moment, le combat continue. Les paras sont contraints de reculer. La nuit et le brouillard nous enveloppent alors que nous sommes séparés d'une centaine de mètres à peine. Nous sommes soulagés, car la nuit est notre complice. A condition de ne pas laisser passer l'aubaine. Il faut vaincre la fatigue, surmonter la lassitude, faire face au désarroi, supporter le fardeau des blessés, 45 en tout, et trouver une solution qui permette de nous sortir des mailles du filet. Les jambes doivent encore souffrir, les nerfs supporter cette angoisse, et trouver une issue. Avant le jour.

### **Manœuvre périlleuse**

Je divise les hommes en trois groupes. Je répartis les blessés de façon équitable entre eux. Et vers vingt et une heures, nous tentons une percée, par surprise, en trois endroits différents. Mais l'ennemi avait resserré son dispositif, et réussit à nous repousser vers l'intérieur du piège.

Une demi-heure plus tard, je donne l'ordre à mon groupe de forcer le passage. Nouvel échec. L'ennemi a pris de nouvelles dispositions. Il organise des embuscades sur les points de passage. C'est donc l'encerclement

total, peut-être fatal, pour quatre katibas, et aussi pour le bataillon Ben Badis, mort prématurément, quelques heures à peine après sa naissance.

Où trouve-t-on les ressources, pour tenir physiquement et élaborer des plans, dans des situations pareilles ? Comment trouve-t-on la force de réfléchir, d'où vient cette volonté de se battre, d'aller de l'avant ? Je ne le sais. Mourir, tomber en chahid, cela paraît si simple. C'est de vivre qui est alors le plus difficile. C'est pénible, douloureux, exténuant, c'est psychologiquement intenable. Mais ces hommes autour de moi montrent une telle force, une telle volonté, une telle ténacité, que je me décide à jouer le tout pour le tout. Je pense à une solution encore plus périlleuse, si dangereuse que le commandement français ne peut pas y penser.

Je décide d'aller droit sur la ligne des blindés. Quand nous en serons tout près, nous la longerons dans la direction opposée, pour aller vers la plaine, en terrain découvert. Les officiers français ne peuvent pas imaginer que nous pouvons choisir d'aller en terrain découvert. Nous marcherons à la faveur de la nuit, pour contourner les lignes françaises, puis, après un crochet, nous réintégrerons la forêt.

Notre plan réussit. Mon groupe réintègre la zone interdite, où nous serons en sécurité, toujours dans la région 4 dans la zone 2. Le second groupe se fraie un passage entre le village de Zoubiria, ex-Brazza, et le flanc droit des forces adverses. Il se retrouve en Wilaya VI. Le troisième groupe, par une manœuvre similaire, se retrouve en région 2, zone 2 de la Wilaya IV.

La démarche, particulièrement audacieuse, nous a temporairement sauvés. Nous sommes soulagés. L'espoir revient. Mais nous sommes trop fatigués pour une nouvelle marche de nuit. Pourtant, il faut s'éloigner. Nous faisons une halte à une distance de trois heures de marche de la zone de combats. C'est le moment de faire le point.

La situation est terrible. Nous avons de nombreux blessés, certains gravement touchés. La moitié d'entre eux ne survivront pas. Nous en avons enterré cinq dans une seule fosse. Yahia Bettache, de la région d Zoubiria, transportait " Ouaguenay ", de Aïn-Defa, sur son dos. Il avait parcouru une longue distance. Mais il ne savait pas que Ouaguenay était mort. Le moral est durement atteint. Physiquement, nous sommes à bout.

Mais il nous faut surtout éviter un nouvel accrochage pour la prochaine journée. Nous ne sommes pas en mesure de tenir.

Les unités françaises, de leur côté, poursuivent le ratissage, le lendemain, mais sans grande conviction. L'erreur d'appréciation de leur commandement, amenant les blindés à tirer sur les parachutistes, leur a porté un sale coup, d'autant plus que les pertes ont été sévères. En outre, effectuer un ratissage dans une zone jonchée de cadavres ne contribue guère à relever le moral.

Dès le lendemain soir, les recherches cessent sur la cote Mokorno. Quant à nous, ce n'est qu'au troisième jour que nous pouvons nous regrouper, pour faire le bilan. Il est sévère. Sur un effectif de six cent hommes, nous déplorons 178 morts, soit près du tiers notre effectif. Nous avons 45 blessés dans un état alarmant.

La katiba 146 a subi les pertes les plus lourdes. Ironie du sort, elle venait de la Wilaya VI en Wilaya IV pour trouver un moment de répit, et permettre aux hommes de se reposer. Les survivants sont restés parmi nous quelques jours, pansant leurs plaies, reconstituant leurs forces, avant de repartir.

### **Sang généreux**

La katibia Zoubiria compte 18 chouhada, et 12 blessés. On fait le décompte des armes. Huit armes ont été perdues, et cinq récupérées. Je constate que le solde est négatif. Mais faire ce simple constat me remet d'aplomb : je pense déjà à l'avenir, aux prochains combats. La lutte continue, et les hommes sont prêts. Aussi bien pour d'autres exploits que pour de nouveaux sacrifices.

Mokorno a été pour nous une légende. J'ai baptisé mon habitation à Alger du nom de Mokorno. Mais il y en a eu d'autres, où le sang des chouhada a coulé à flots. Au printemps 1957, dans le djebel El-Horra, dont un versant domine la plaine du Cheliff au nord, et l'autre la plaine du Sersou, au sud, on a enregistré 75 morts en une journée.

En mai 1959, peu après la mort de Si M'Hamed Bougara, de grandes batailles ont eu lieu dans le secteur de Oued El-Malah, entre Médéa et

Tablat. L'ALN a perdu près de trois cent hommes. La compagnie Omania, à elle seule, a perdu 118 hommes. Elle fut décimée, et dissoute. On n'a compté qu'une trentaine de miraculés. En 1966, nous avons voulu leur accorder une sépulture décente. Nous avons retrouvé plus de 130 corps dans une seule fosse commune.

Au printemps 1959, à Titouilt, en zone 4 de la Wilaya IV, entre le Zaccar et Cherchell, au nord de Aïn-Defla, l'ALN a perdu plus de 150 hommes en une journée. Le commando zonal a été décimé et dissous. Ces pertes énormes, à quelques semaines d'intervalle, ont eu lieu pendant l'opération Courroie.

Une conclusion s'impose alors à nous. Les grandes concentrations sont mortelles pour l'ALN. Certes, dans ces batailles, nos pertes sont inférieures à celles du camp adverse. Mais le nombre joue contre nous. Il faut coûte que coûte les éviter à l'avenir, et ne jamais engager d'importantes forces dans des accrochages. Même si les batailles antérieures n'ont pas été voulues, mais imposées par un simple concours de circonstances, qui a amené des katibas à se retrouver, par le plus grand des hasards, au même endroit et au même moment.

Bien que l'année 1959 ait été la plus dure, les deux années suivantes ont aussi provoqué des pertes importantes. De 1959 à la mi 1961, la Wilaya IV a perdu 38 capitaines et lieutenants, 26 sous-lieutenants et chefs de région, 11 sous-lieutenants chefs de commando, 46 aspirants, et 19 adjudants chefs de compagnie. Pour la seule zone 2 où j'étais lieutenant, responsable militaire de zone, nous avons perdu 1.700 hommes au total.

C'était le tribu de la liberté.

*Les hommes de Mokorno*

*La Guerre*

*Les hommes de Mokorno*

*La Guerre*